

PAUL
ET
VIRGINIE.

Par Jacques-Bernardin-Henri de Saint-Pierre.

h

.....Miseris succurrere disco. ÆNEID, lib. i.

A LONDRES;
DE L'IMPRIMERIE DE BAYLIS.
Se trouve chez VERNOR & HOOD, N^o.31, Poultry; &
BOOSEY, Broad-street, près de la Bourse-Royale,

1797.



AVANT-PROPOS.

JE me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol & des végétaux différens de ceux de l'Europe. Nos poètes ont assez reposé leurs amans sur le bord des ruisseaux, dans les prairies & sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers & des citronniers en fleurs. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites & des Virgiles, pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressans que ceux de notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions enchantées de plusieurs isles de la Mer du Sud ; mais les mœurs de leurs habitans, & encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage. J'ai désiré réunir à la beauté de la nature, entre les tropiques, la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres celle-ci : que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature & la vertu. Cependant, il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment existé, & que leur histoire est vraie dans

leurs principaux événemens. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitans que j'ai connus à l'Isle de France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes, mais qui, m'étant personnelles, ont encore en cela même de la réalité. Lorsque j'eus formé, il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette es-
pèce de pastorale, je priai une belle dame qui fréquentoit le grand monde, & des hommes graves qui en vivoient loin, d'en entendre la lecture, afin de pressentir l'effet qu'elle produirait sur des lecteurs de caractères si différens : j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, & c'étoit aussi tout ce que j'en voulois savoir. Mais comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de Tableau de la Nature. Heureusement je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'étoit étrangère ; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, & combien je suis dénué de sagacité, de goût & d'expression pour la connoître & la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce foible essai sous le nom & à la suite de mes Etudes de la Nature, que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre lui rappelant mon incapacité, le fit toujours ressouvenir de son indulgence.

P A U L

ET

V I R G I N I E.

.....

SUR le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'Isle de France, on voit, sur un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin, formé par de grands rochers, & qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. De cette ouverture, on aperçoit sur la gauche, la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'isle, & au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis ; sur la droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplémousses ; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bam-

bous au milieu d'une grande plaine ; & plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'isle. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la Baie du Tombeau ; un peu sur la droite, le Cap Malheureux, & au-delà la pleine mer, où paraissent à fleur d'eau quelques islots inhabités, entr'autres le Coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, & le fracas des vagues qui se brisent au loin sur les rescifs ; mais au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, & on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, & jusques sur leurs cimes où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent, peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts & bruns, & entretiennent à leurs pieds les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte où tout est paisible, l'air, les eaux & la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, & dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi ; mais dès l'aurore, ses rayons en

frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or & de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimois à me rendre dans ce lieu où l'on jouit à la fois d'une vue immense & d'une solitude profonde. Un jour, que j'étois assis au pied de ces cabanes & que j'en considérois les ruines, un homme déjà sur l'âge, vint à passer aux environs. Il étoit, suivant la coutume des anciens habitans, en petite veste & en long caleçon. Il marchait nu-pieds, & s'appuyait sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étoient tout blancs, & sa physionomie noble & simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut, & m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, & vint se reposer sur le tertre sur lequel j'étois assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole : " Mon père, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre à qui ont appartenu ces deux cabanes ? " Il me répondit : " Mon fils, ces mesures & ce terrain inculte étoient habités, il y a environ vingt ans, par deux familles qui y avoient trouvé le bonheur. Leur histoire est toute chante ; mais dans cette isle, située sur la route des Indes, quel Européen peut s'intéresser au sort de quelques particuliers obscurs ? Qui voudrait même y vivre heureux, mais pauvre & ignoré ? Les hommes ne veulent connoître que l'histoire des grands & des

“ rois qui ne sert à personne.” — “ Mon père, repris-je, il
“ est aisé de juger à votre air & à votre discours, que
“ vous avez acquis une grande expérience. Si vous en
“ avez le tems, racontez-moi, je vous prie, ce que
“ vous savez des anciens habitans de ce désert, & cro-
“ yez que l’homme, même le plus dépravé par les pré-
“ jugés du monde, aime à entendre parler du bonheur
“ que donnent la nature & la vertu.” Alors, comme
quelqu’un qui cherche à se rappeler diverses circon-
stances, après avoir appuyé quelque temps ses mains sur son
front, voici ce que ce vieillard me raconta.

En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé
M. de la Tour, après avoir sollicité en vain du service
en France & des secours dans sa famille, se détermina
à venir dans cette isle, pour y chercher fortune. Il a-
voit avec lui une jeune femme qu’il aimoit beaucoup, &
dont il étoit également aimé. Elle étoit d’une ancienne
& riche maison de sa province, mais il l’avoit épousée en
secret & sans dot, parce que les parens de sa femme
s’étoient opposés à son mariage, attendu qu’il n’étoit
pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette
isle, & il s’embarqua pour Madagascar, dans l’espérance
d’y acheter quelques noirs, & de revenir promptement
ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar
vers la mauvaise saison qui commence à la mi-Octobre,
& peu de temps après son arrivée, il y mourut des fiè-

vres pestilentielles qui y règnent pendant six mois de l'année, & qui empêcheront toujours les nations Européennes d'y faire des établissemens fixes. Les effets qu'il avait emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme restée à l'Isle de France, se trouva veuve, enceinte, & n'ayant pour tout bien au monde, qu'une négresse, dans un pays où elle n'avoit ni crédit ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme, après la mort de celui qu'elle avoit uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave, un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans un isle presque déserte, dont le terrain étoit à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce; mais cherchant quelque gorge de montagne, quelque asyle caché, où elle pût vivre seule & inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers, pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles & souffrans, de se réfugier dans les lieux les plus sauvages & les plus déserts; comme si des rochers étoient des remparts contre l'infortune, & comme si le calme de la nature pouvait appaiser les troubles malheureux de l'ame. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque

nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservoir un à Madame de la Tour, que ne donnent ni les richesses, ni la grandeur ; c'étoit une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demouroit une femme vive, bonne & sensible ; elle s'appelloit Marguerite. Elle étoit née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle étoit chérie, & qui l'auroit rendue heureuse, si elle n'avoit eu la foiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage qui lui avoit promis de l'épouser ; mais celui-ci, ayant satisfait sa passion, s'éloigna d'elle & refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avoit laissée enceinte. Elle s'étoit déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle étoit née, & à aller cacher sa faute aux colonies, loin de son pays, où elle avoit perdu la seule dot d'une fille pauvre & honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avoit acquis de quelques deniers empruntés, cultivoit avec elle, un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite qui allaitoit son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla, en peu de mots, de sa condition passée & de ses besoins présents. Marguerite, au récit de Madame de la Tour,

fut émue de pitié, & voulant mériter sa confiance, plutôt que son estime, elle lui avoua, sans lui rien déguiser, l'imprudence dont elle s'étoit rendue coupable. " Pour moi, dit-elle, j'ai mérité mon sort. Mais vous, Madame, vous, sage & malheureuse ! " Et elle lui offrit en pleurant sa cabane & son amitié. Madame de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit, en la serrant dans ses bras : " Ah ! Dieu veut finir mes peines, puisqu'il vous inspire plus de bonté envers moi, qui vous suis étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans mes parens."

Je connoissois Marguerite ; & quoique je demeure à une lieue & demie d'ici, dans les bois, derrière la montagne longue, je me regardois comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières ; mais dans les colonies nouvelles, on considère comme ses voisins, ceux dont on n'est séparé que par des bois & par des montagnes. Dans ce temps-là, sur-tout, où cette isle faisoit peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y étoit un titre d'amitié, & l'hospitalité envers les étrangers, un devoir & un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avoit une compagne, je fus la voir, pour tâcher d'être utile à l'une & à l'autre. Je trouvai dans Madame de la Tour, une personne d'une figure intéressante, pleine de no-

blesse & de mélancolie. Elle étoit alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames, qu'il convenoit, pour l'intérêt de leurs enfans, & sur-tout pour empêcher l'établissement de quelqu'autre habitant, de partager entr'elles le fond de ce bassin, qui contient environ vingt arpens. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage ; j'en formai deux portions à-peu-près égales. L'une renfermoit la partie supérieure de cette enceinte depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne & qu'on appelle l'Embrasure, parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches & de ravins, qu'à peine on y peut marcher. Cependant, il produit de grands arbres, & il est rempli de fontaines & de petits ruisseaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers, jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies, & un terrain assez uni, mais qui n'est guères meilleur que l'autre ; car dans la saison des pluies, il est marécageux, & dans les sécheresses, il est dur comme du plomb. Quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure

échut à Madame de la Tour, & l'inférieure à Marguerite. L'une & l'autre furent contentes de leur lot ; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, afin, me dirent-elles, que nous puissions toujours nous voir, nous parler & nous entr'aider. Il falloit cependant à chacune d'elles une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvoit au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de Madame de la Tour, une autre case ; en sorte que ces deux amies étoient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre, & sur la propriété de leurs familles. Moi-même, j'ai coupé des palissades dans la montagne ; j'ai apporté des feuilles de lataniers des bords de la mer, pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte, ni couverture. Hélas ! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir ! Le temps qui détruit si rapidement les monumens des empires, semble respecter, dans ces déserts, ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes étoit achevée que Madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avois été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appelloit Paul. Madame de la Tour me pria aussi de nommer sa fille conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. " Elle sera vertueuse, dit-elle, &

“ elle sera heureuse. Je n'ai connu le malheur, qu'en
“ m'écartant de la vertu.”

Lorsque Madame de la Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnois de temps en temps, mais sur-tout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, étoit un noir Iolof, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avoit de l'expérience & un bon sens naturel. Il cultivoit indifféremment sur les deux habitations, les terrains qui lui sembloient les plus fertiles, & il y mettoit les semences qui leur convenoient le mieux. Il semoit du petit mil & du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux ; & au pied des rochers, des giraumonts, des courges & des concombres qui se plaisent à y grimper. Il plantoit dans les lieux secs, des patates qui y viennent très-sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines où leur grain est petit, mais excellent : le long de la rivière & autour des cases, des bananiers qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits, avec un bel ombrage, & enfin, quelques plantes de tabac pour charmer ses soucis & ceux de ses bonnes maîtresses. Il alloit couper du bois à brûler dans la montagne, & casser des roches

ça & là dans les habitations pour en aplanir les chemins. Il faisoit tous ces ouvrages avec intelligence & activité, parce qu'il les faisoit avec zèle. Il étoit fort attaché à Marguerite, & il ne l'étoit guère moins à Madame de la Tour, à la négresse de laquelle il s'étoit marié à la naissance de Virginie. Il aimoit passionnément sa femme qui s'appelloit Marie. Elle étoit née à Madagascar, d'où elle avoit apporté quelque industrie, entre autres celle de faire des paniers & des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle étoit adroite, propre & sur-tout très-fidelle. Elle avoit soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, & d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis, le superflu de ces deux habitations, qui étoit bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfans, & un gros chien qui veille la nuit au-dehors, vous aurez une idée de tout le revenu & de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filoient, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisoit à leur entretien & à celui de leurs familles ; mais d'ailleurs, elles étoient si dépourvues de commodités étrangères, qu'elles marchoient nu-pieds dans leur habitation, & ne portoient de souliers que pour aller le Dimanche, de grand matin, à la messe, à l'église des Pamplémousses que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-

Louis ; mais elles se rendoient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étoient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique ? Si ces dames avoient un peu à souffrir au-dehors, elle rentroient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie & Domingue les apperçoient de cette hauteur, sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accouroient jusqu'au bas de la montagne, pour les aider à la remonter. Elles lisoient dans les yeux de leurs esclaves, la joie qu'ils avoient de les revoir. Elles trouvoient chez elles la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devoient qu'à leurs propres travaux, & des serviteurs pleins de zèle & d'affection. Elles-mêmes unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne & de sœur, n'avoient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entr'elles étoit commun. Seulement, si d'anciens feux plus vifs que ceux de l'amitié se réveilloient dans leur ame, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeoit vers un autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

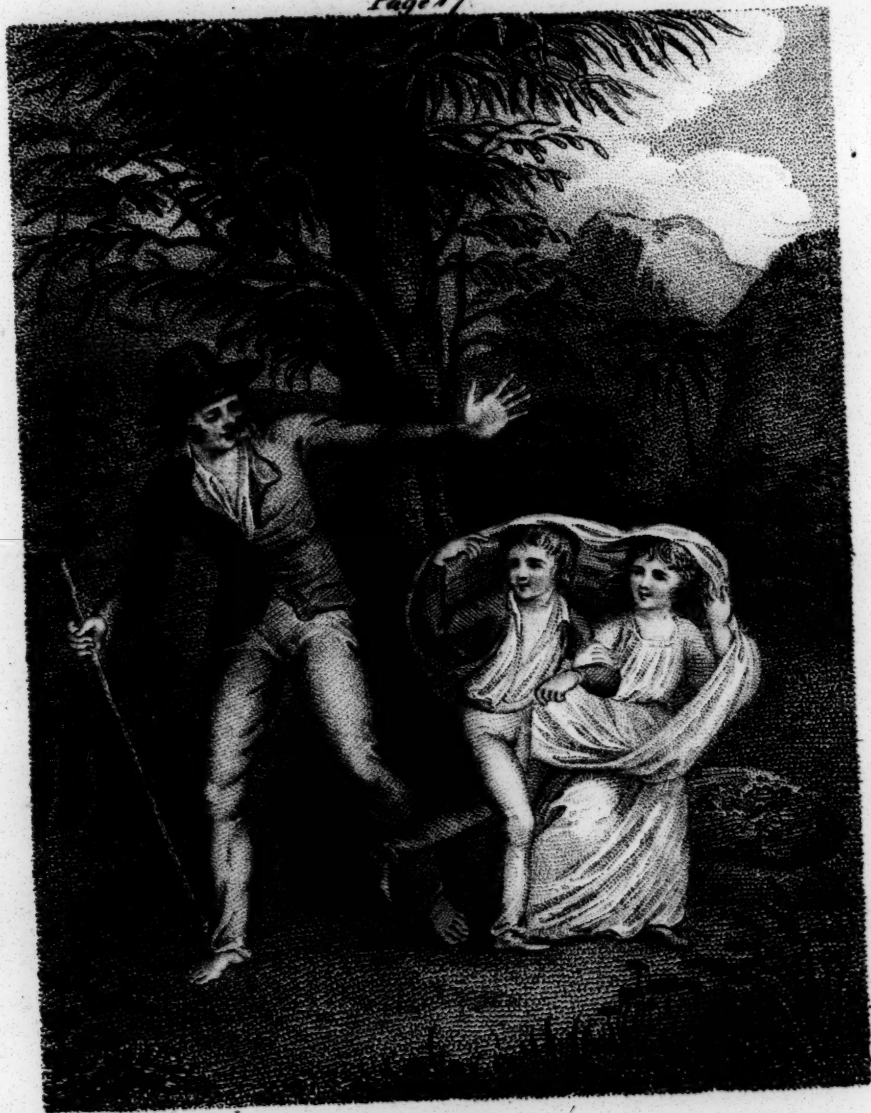
Les devoirs de la nature ajoutoient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoubloit à la vue de leurs enfans, fruits d'un amour également infor-

tuné. Elles prenoient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, & à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeoient de lait. “ Mon amie, disoit Madame de la Tour, chacune de nous aura deux enfans, & chacun de nos enfans aura deux mères.” Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d’eux, détaché du tronc maternel est greffé sur le tronc voisin ; ainsi, ces deux petits enfans, privés de tous leurs parens, se remplissoient de sentimens plus tendres que ceux de fils & de fille, de frere & de sœur, quand ils venoient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avoient donné le jour. Déjà leurs mères parloient de leur mariage sur leurs berceaux, & cette perspective de félicité conjugale, dont elles charmoient leurs propres peines, finissoit bien souvent par les faire pleurer ; l’une se rappelant que ses maux étoient venus d’avoir négligé l’hymen, & l’autre, d’en avoir subi les lois ; l’une, de s’être élevée au-dessus de sa condition, & l’autre, d’en être descendue ; mais elles se consoloient, en pensant qu’un jour leurs enfans plus heureux, jouiroient à la fois, loin des cruels préjugés de l’Europe, des plaisirs de l’amour & du bonheur de l’égalité.

Rien en effet, n'étoit comparable à l'attachement qu'ils se témoignioient déjà. Si Paul venoit à se plaindre, on lui montrait Virginie : à sa vue, il sourioit & s'apaisoit. Si Virginie souffroit, on en étoit averti par les cris de Paul ; mais cette aimable fille dissimuloit aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrit pas de sa douleur. Je n'arrivois point de fois ici, que je ne les visse tous deux, tous nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains & sous les bras, comme on représente la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvoit les séparer : elle les surprenoit souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, & endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner, furent ceux de frère & de sœur. L'enfance qui connoît des caresses plus tendres, ne connoît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre fut du ressort de Virginie, & ses travaux étoient toujours suivis des louanges & des baisers de son frère. Pour lui, toujours en action, il béchoit le jardin avec





Liagec inv.

Domingue, ou, une petite hache à la main, il le suivoit dans les bois ; & si dans ces courses, une belle fleur, un bon fruit, ou un nid d'oiseaux se présentoient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladoit pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontroit un quelque part, on étoit sûr que l'autre n'étoit pas loin. Un jour, que je descendois du sommet de cette montagne, j'aperçus à l'extrémité du jardin, Virginie, qui accouroit vers la maison, la tête couverte de son jupon qu'elle avoit relevé par derrière, pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin, je la crus seule, & m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenoit Paul par le bras, enveloppé presque en entier de la même couverture, riant l'un & l'autre d'être ensemble à l'abri, sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées sous ce jupon bouffant, me rappellèrent les enfans de Leda, enclos dans la même coquille.

Toute leur étude étoit de se complaire & de s'entr'aider. Au reste, ils étoient ignorans comme des Créoles, & ne savoiènt ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétoient pas de ce qui s'étoit passé dans des temps reculés & loin d'eux ; leur curiosité ne s'étendoit pas au delà de cette montagne. Ils croyoient que le monde finissoit où fi-

nissoit leur isle, & ils n'imaginoient rien d'aimable où ils n'étoient pas. Leur affection mutuelle, & celle de leurs mères, occupoient toute l'activité de leurs ames. Jamais des sciences inutiles n'avoient fait couler leurs larmes. Jamais les leçons d'une triste morale ne les avoient remplis d'ennui. Ils ne savoient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun ; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples ; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avoit jamais effrayés, en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfans ingrats ; chez eux, l'amitié filiale étoit née de l'amitié maternelle. On ne leur avoit appris de la religion que ce qui la fait aimer, & s'ils n'offroient pas à l'église de longues prières, par-tout où ils étoient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levoient vers le ciel des mains innocentes & un cœur plein de l'amour de leurs parens.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageoient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçoit le retour de l'aurore, Virginie se levoit, alloit puiser de l'eau à la source voisine, & rentroit dans la maison pour préparer le déjeuner : bientôt après, quand le soleil doroit les pitons de cette enceinte, Marguerite & son fils se rendoient chez

Madame de la Tour : alors ils commençoient tous ensemble une prière suivie du premier repas ; souvent ils le prenoient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissoient à la fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, & du linge de table dans leurs feuilles longues & lustrées. Une nourriture saine & abondante développoit rapidement les corps de ces deux jeunes gens, & une éducation douce peignoit dans leur physionomie la pureté & le contentement de leur ame. Virginie n'avoit que douze ans : déjà sa taille étoit plus qu'à demi-formée ; de grands cheveux blonds ombrageoient sa tête : ses yeux bleus & ses lèvres de corail brilloient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage. Ils sourioient toujours de concert quand elle parloit ; mais quand elle gardoit le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnoit une expression d'une sensibilité extrême, & même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul, on voyoit déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des graces de l'adolescence. Sa taille étoit plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, & ses yeux qui étoient noirs auroient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnoient autour comme des pinceaux, ne leur avoient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paroissoit, il devenoit tranquille & alloit s'asseoir auprès d'elle ; sou-

vent leur repas se passoit sans qu'ils se dissent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfans de Niobé. Mais à leurs regards qui cherchoient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfans du ciel, pour ces esprits bienheureux, dont la nature est de s'aimer, & qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, & l'amitié par des paroles.

Cependant, Madame de la Tour voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentoit augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disoit quelquefois : “ Si je venois à mourir, que deviendrait Virgynie sans fortune ? ”

Elle avoit en France une tante, fille de qualité, riche, vieille & dévote, qui lui avoit refusé si durement des secours, lorsqu'elle se fut mariée à M. de la Tour, qu'elle s'étoit bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, & l'embarras où elle se trouvoit loin de son pays, dénuée de support & chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui étoit

d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier, & de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avait jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivoit donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étoient écoulées, sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin en 1738, à l'arrivée de M. de la Bourdonnais, Madame de la Tour apprit que ce nouveau gouverneur avoit à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier, cette fois, d'y paroître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de la Bourdonnais lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandoit à sa nièce, qu'elle avoit mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin ; que les passions portoient avec elles leur punition ; que la mort prématurée de son mari étoit un juste châtiment de Dieu ; qu'elle avoit bien fait de passer aux Isles, plutôt que de déshonorer sa famille en France ; qu'elle étoit, après tout dans un bon pays, où tout le monde faisoit fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissoit par se louer elle-même. Pour éviter, disoit-elle, les suites presque toujours funestes du mariage, elle avoit toujours refusé de se marier.

La vérité est, qu'étant ambitieuse, elle n'avoit voulu épouser qu'un homme de grande qualité; mais quoi-qu'elle fût très-riche, & qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'étoit trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide & à un cœur aussi dur.

Elle ajoutoit par *post-scriptum*, que toute considération faite, elle l'avoit fortement recommandée à M. de la Bourdonnais. Elle l'avoit en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré: afin de justifier auprès du gouverneur, sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avoit calomniée.

Madame de la Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt & sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de la Bourdonnais prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation & de celle de sa fille, que par de durs monosyllabes. " Je verrai, . . . nous verrons; . . . avec le " temps . . . il y a bien des malheureux ! . . . Pourquoi in- " disposer une tante respectable ? . . . C'est vous qui avez " tort."

Madame de la Tour retourna à l'habitation, le cœur nayré de douleur & plein d'amertume. En arrivant,

Elle s'assit, jetta sur la table la lettre de sa tante, & dit à son amie : " Voilà le fruit d'onze ans de patience." Mais comme il n'y avoit que Madame de la Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre, & en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine étoit-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : " Qu'avons-nous besoin de tes parens ? Dieu nous a-t-il abandonnés ? C'est lui seul qui est notre père. N'avons-nous pas vécu heureuses jusqu'à ce jour ? Pour-quoi donc te chagriner ? Tu n'a point de courage." Et voyant Madame de la Tour pleurer, elle se jetta à son cou, & la serrant dans ses bras : " Chère amie, " s'écria-t-elle, chère amie !" Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A ce spectacle, Virginie fondant en larmes, pressoit alternativement les mains de sa mère & celles de Marguerite contre sa bouche & contre son cœur ; & Paul, les yeux enflammés de colère, criait, serroit les poings, frappoit du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue & Marie accourent, & l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur : " Ah, madame !... ma bonne maîtresse !... " ma mère !... ne pleurez pas." De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de Madame de la Tour. Elle prit Paul & Virginie dans ses bras, & leur dit d'un air content : " Mes enfans, vous êtes cause de ma " peine, mais vous faites toute ma joie. Oh ! mes

“ chers enfans, le malheur ne m'est venu que de loin ;
“ le bonheur est autour de moi.” Paul & Virginie ne la comprirent pas ; mais quand ils la virent tranquille, ils sourirent, & se mirent à la caresser. Ainsi, ils continuèrent tous à être heureux, & ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfans se développoit de jour en jour. Un Dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplémousses, une négresse Maronne se présenta sous les bananiers qui entouroient leur habitation. Elle étoit décharnée comme un squelette, & n'avoit pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie qui préparoit le déjeuner de la famille, & lui dit : “ Ma jeune demoiselle,
“ ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive ; il y a un
“ mois que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de
“ faim, souvent poursuivie par des chasseurs & par
“ leurs chiens. Je fuis mon maître qui est un riche habitant de la Rivière Noire. Il m'a traitée comme vous
“ le voyez.” En même temps, elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes, par les coups de fouet qu'elle en avoit reçus. Elle ajouta : “ Je vou-
“ lois aller me noyer ; mais sachant que vous demeuriez
“ ici, j'ai dit : Puisqu'il y a encore de bons blancs

“ dans ce pays, il ne faut pas encore mourir.” Virginie, toute émue, lui répondit : “ Rassurez-vous, infatigable créature ! Mangez, mangez ;” & elle lui donna le déjeuner de la maison, qu’elle avoit apprêté. L’esclave en peu de momens, le dévora tout entier. Virginie la voyant rassasiée, lui dit : “ Pauvre misérable ! j’ai envie d’aller demander votre grace à votre maître ; en vous voyant, il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui ? ” — “ Ange de Dieu, repartit la négresse, je vous suivrai par-tout où vous voudrez.” Virginie appella son frère, & le pria de l’accompagner. L’esclave Maronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes, qu’ils grimpèrent avec bien de la peine, & de larges rivières qu’ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d’un morne, sur les bords de la Rivière Noire. Ils apperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, & un grand nombre d’esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenoit au milieu d’eux, une pipe à la bouche, & un rotin à la main. C’étoit un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés & aux sourcils noirs & joints. Virginie toute émue, tenant Paul par le bras, s’approcha de l’habitant, & le pria, pour l’amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui étoit à quelques pas de là derrière eux. D’abord l’habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfans pauvre-

ment vêtus ; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, & qu'il eût entendu le doux son de sa voix qui trembloit, ainsi que tout son corps, en lui demandant grace, il ôta sa pipe de sa bouche, & levant son rotin vers le ciel, il jura par un affreux serment, qu'il pardonnoit à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître ; puis elle s'enfuit, & Paul courut après elle.

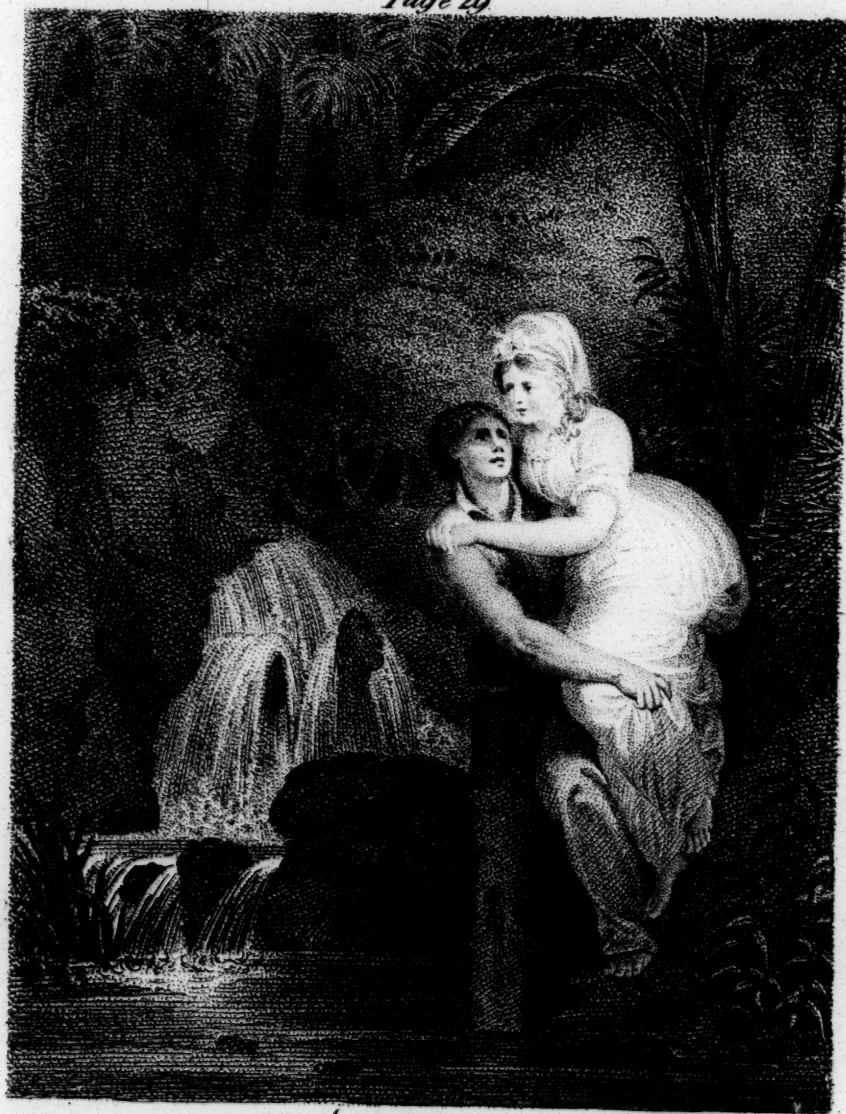
Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étoient descendus, & parvenus à son sommet, ils s'assirent sous un arbre accablés de lassitude, de faim & de soif. Ils avoient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : “ Ma sœur, il est
“ plus de midi, tu as faim & soif ; nous ne trouverons
“ point ici à dîner ; redescendons le morne, & allons
“ demander à manger au maître de l'esclave.” — “ Oh
“ non, mon ami, reprit Virginie, il m'a fait trop de
“ peur. Souviens-toi de ce que dit quelquefois maman :
“ le pain du méchant remplit la bouche de gravier.”
“ Comment ferons-nous donc, dit Paul ? Ces arbres ne
“ produisent que de mauvais fruit. Il n'y a pas seule-
“ ment ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir.”
“ Dieu aura pitié de nous, répartit Virginie ; il exauce
“ la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la

“ nourriture.” A peine avoit-elle dit ces mots, qu’ils entendirent le bruit d’un source qui tomboit d’un rocher voisin. Ils y coururent, & après s’être désaltéré avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent & mangèrent un peu de cresson qui croissoit sur ses bords. Comme ils regardoient de côté & d’autre s’ils ne trouveroient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles, est un fort bon manger ; mais quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avoit plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n’est formé que d’un paquet de filamens ; mais son aubier est si dur, qu’il fait rebrousser les meilleures haches, & Paul n’avoit pas même un couteau. L’idée lui vient de mettre le feu au pied de ce palmiste : autre embarras ; il n’avoit point de briquet, & d’ailleurs dans cette isle si couverte de rochers, je ne crois pas qu’on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l’industrie, & souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d’allumer du feu à la manière des noirs. Avec l’angle d’une pierre il fit un petit trou sur une branche d’arbre bien sèche qu’il assujettit sous ses pieds ; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d’une espèce de bois différent. Il posa ensuite ce mor-

ceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui étoit sous ses pieds, & le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de momens il vit sortir du point de contact de la fumée & des étincelles. Il ramassa des herbes sèches & d'autres branches d'arbres, & mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses & piquantes. Virginie & lui mangèrent une partie de ce chou crue, & l'autre cuite sous la cendre, & ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par le souvenir de la bonne action qu'ils avoient faite le matin ; mais cette joie étoit troublée par l'inquiétude où ils se doutoient bien que leur longue absence de la maison jetteroit leurs mères. Virginie revenoit souvent sur cet objet ; cependant Paul qui sentoit ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderoient pas à tranquilliser leurs parens.

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés ; car ils n'avoient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnoit de rien, dit à Virginie : “ Notre case est vers le soleil du milieu du jour ; il faut “ que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette “ montagne que tu vois là-bas avec ses trois pitons.





Siagee inv.†

“ Allons, marchons, mon amie.” Cette montagne étoit celle des Trois Mamelles *, ainsi nommée par ce que ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la Rivière Noire du côté du Nord, & arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d’une large rivière qui barroit leur chemin. Cette grande partie de l’isle toute couverte de forêts est si peu connue, même aujourd’hui, que plusieurs de ces rivières & de ces montagnes n’y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étoient, coule en bouillonnant sur un lit de rochers. Le bruit de ses eaux effraya Virginie ; elle n’osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, & passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. “ N’aie pas peur, lui disoit-il,

* Il y a beaucoup de montagnes dont les sommets sont arrondis en forme de mamelles, & qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce sont en effet de véritables mamelles ; car ce sont d’elles que découlent beaucoup de rivières & de ruisseaux qui répandent l’abondance sur la terre. Elles sont les sources des principaux fleuves qui l’arrosent, & elles fournissent constamment à leurs eaux, en attirant sans cesse les nuages autour du piton de rocher qui les surmonte à leur centre comme un mamelon. Nous avons indiqué ces prévoyances admirables de la nature dans nos *Etudes de la Nature*.

“ je me sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la Rivière Noire t'avoit refusé la grâce de son esclave, je me serois battu avec lui.” — “ Comment, dit Virginie, avec cet homme si grand & si méchant ? A quoi t'ai-je exposé ? Mon Dieu ! qu'il est difficile de faire le bien ! il n'y a que le mal de facile à faire.” Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route chargé de sa sœur, & il se flattoit de monter ainsi la montagne des Trois Mamelles, qu'il voyoit devant lui à une demi-lieue de-là ; mais bientôt les forces lui manquèrent, & il fut obligé de la mettre à terre & de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors : “ Mon frère, le jour baisse ; tu as encore des forces, & les miennes me manquent ; laisse-moi ici, & retourne seul à notre case, pour tranquilliser nos mères.” — “ Oh ! non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ce bois, j'allumerai du feu, j'abattrai des palmistes, tu en mangeras le cho... je ferai avec ses feuilles un ajoupa pour te mettre à l'abri.” Cependant Virginie s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre qui pendoient de son tronc. Elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avoient mis en sang ; car, dans l'empressement d'être utile, elle avoit oublié de se chauffer. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, & se mit

en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau, & de l'autre sur son frère.

Ils cheminoient ainsi doucement à travers les bois ; mais la hauteur des arbres & l'épaisseur de leur feuillage, leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois Mamelles sur laquelle ils se dirigeoient, & même le soleil qui étoit déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quittèrent, sans s'en appercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avoient marché jusqu'alors, & ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes & de roches, qui n'avoit plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, & se mit à courir ça & là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais ; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des Trois Mamelles ; mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étoient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant^{es}. Cependant l'ombre des montagnes couvroit déjà les forêts dans les vallées ; le vent se calmoit, comme il arrive au coucher du soleil ; un profond silence régnoit dans ces solitudes, & on n'y entendoit d'autre bruit que le brame des cerfs, qui venoient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourroit l'entendre, cria alors de toute sa force : “ Venez, venez au secours de Virginie ! ” Mais les seuls échos de la forêt

répondirent à sa voix, & répétèrent à plusieurs reprises :
“ Virginie, . . . Virginie.”

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue & de chagrin ; il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu ; mais il n'y avoit ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la foiblesse de ses ressources, il se mit à pleurer. Virginie lui dit :
“ Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes tes peines, & de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parens. Oh ! j'ai été bien imprudente !” & elle se mit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul ; “ Prions Dieu, mon frère, & il aura pitié de nous.” A peine avoient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. “ C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur, qui vient le soir tuer des cerfs à l'affût.” Peu après, les aboiemens du chien redoublèrent. “ Il me semble, dit, Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case. Oui, je reconnois sa voix ; serions-nous si près d'arriver, & au pied de notre montagne ?” En effet, un moment après, Fidèle étoit à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant & les accablant de caresses. Comme ils ne pouvoient revenir de leur surprise, ils apperçurent Domingue qui

accouroit à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleuroit de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens : “ O mes jeunes maîtres, leur dit-il, “ que vos mères ont d'inquiétudes ! comme elles “ ont été étonnées, quand elles ne vous ont plus trouvés au retour de la messe où je les accompagnois ! “ Marie, qui travailloit dans un coin de l'habitation, “ n'a su nous dire où vous étiez allés. J'allois, je venois autour de l'habitation, ne sachant moi-même “ de quel côté vous chercher. Enfin, j'ai pris vos “ vieux habits à l'un & à l'autre*, je les ai fait flairer à “ Fidèle ; & sur le champ, comme si ce pauvre animal “ m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur vos pas. Il “ m'a conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à “ la Rivière Noire. C'est là où j'ai appris d'un habitant, que vous lui aviez ramené une négresse Maronne ; & qu'il vous avoit accordé sa grace. Mais “ quelle grace ! il me l'a montrée attachée, avec une “ chaine au pied, à un billot de bois & avec un collier “ de fer à trois crochets autour du cou. De là, Fidèle,

* Ce trait de sagacité du noir Domingue & de son chien Fidèle, ressemble beaucoup à celui du sauvage Tévénissa & de son chien Oniah, rapporté par M. de Crevecoeur, dans son ouvrage plein d'humanité, intitulé : *Lettres d'un Cultivateur Américain*.

“ toujours quêtant, m'a mené sur le morne de la Rivière Noire, où il s'est arrêté encore, en aboyant de toute sa force. C'étoit sur le bord d'une source, auprès d'un palmiste abattu, & près d'un feu qui fUMOIT encore : enfin, il m'a conduit ici. Nous sommes au pied de la montagne des Trois Mamelles, & il y a encore quatre bonnes lieues jusques chez nous. Allons, mangez & prenez des forces.” Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, & une grande calebasse remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre & de muscade, que leurs mères avoient préparée pour les fortifier & les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave, & des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : “ Oh ! qu'il est difficile de faire le bien ! ” Pendant que Paul & elle se rafraîchissoient, Domingue alluma du feu, & ayant cherché dans les roches un bois tortu, qu'on appelle bois de ronde & qui brûle tout verd, en jettant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma ; car il étoit déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul & Virginie ne pouvoient plus marcher ; leurs pieds étoient enflés & tout rouges. Domingue ne savoit s'il devoit aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. “ Où est le temps, leur disoit-il, où je vous portois tous deux à la fois dans mes bras ? mais maintenant vous

“ êtes grands, & je suis vieux.” Comme il étoit dans cette perplexité, une troupe de noirs Marons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe s’approchant de Paul & de Virginie, leur dit : “ Bon petits blancs, n’ayez pas peur ; nous vous avons vu passer ce matin avec une négresse de la Rivière Noire ; vous alliez demander sa grace à son mauvais maître. En reconnaissance, nous vous reporterons chez vous sur nos épaules.” Alors il fit un signe, & quatre noirs Marons des plus robustes firent aussi-tôt un brancard avec des branches d’arbre & des lianes, y placèrent Paul & Virginie, les mirent sur leurs épaules, & Dominique marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe qui les combloit de bénédictions. Virginie attendrie disoit à Paul : “ Oh, mon ami ! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense.”

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étoient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montoient, qu’ils entendirent des voix qui criaient : “ Est-ce vous, mes enfans ? ” Ils répondirent avec les noirs : “ Oui, c’est nous ! ” & bientôt ils apperçurent leurs mères & Marie qui venoient au devant d’eux avec des tisons flambans. “ Malheureux enfans, dit Madame de la Tour, d’où venez-vous ? dans quelles angoisses vous nous avez

“ jettées ! ” — “ Nous venons, dit Virginie, de la Rivière
“ Noire, demander la grace d'une pauvre esclave Ma-
“ ronne, à qui j'ai donné ce matin le déjeuner de la
“ maison, parce qu'elle mourait de faim ; & voilà que
“ les noirs Marons nous ont ramenés. ” Madame de la
Tour embrassa sa fille, sans pouvoir parler ; & Virginie,
qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui
dit : “ Vous me payez de tout le mal que j'ai souffert ! ”
Marguerite, ravie de joie, serroit Paul dans ses bras, &
lui disoit : “ Et toi aussi, mon fils, tu as fait une
“ bonne action. ” Quand elles furent arrivées dans
leur case avec leurs enfans, elles donnèrent bien à
manger aux noirs Marons, qui s'en retournèrent dans
leurs bois, en leur souhaitant toute sorte de prospéri-
tés.

Chaque jour étoit pour ces familles un jour de bon-
heur & de paix. Ni l'envie, ni l'ambition ne les tour-
mentoient. Elles ne désiroient point au dehors une
vaine réputation que donne l'intrigue & qu'ôte la
calomnie. Il leur suffisoit d'être à elles-mêmes leurs
témoins & leurs juges. Dans cette isle, où, comme
dans toutes les colonies Européennes, on n'est curieux
que d'anecdotes malignes, leurs vertus & même leurs
noms étoient ignorés. Seulement, quand un passant
demandoit sur le chemin des Pamplémousses, à quel-
ques habitans de la plaine : “ Qui est-ce qui demeure

« là-haut dans ces petites cases ? » Ceux-ci répondoient sans les connoître : “ Ce sont de bonnes gens.” Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avoient banni de leurs conversations, la médiance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté, car il est impossible de ne pas haïr les hommes, si on les croit méchans, & de vivre avec les méchans, si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médiance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger les hommes en particulier, elles ne s'entretenoient que des moyens de faire du bien à tous en général, & quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avoient une volonté perpétuelle, qui les remplissoit d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étoient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissoit point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissoit de ravissement & de joie. Elles admiroient avec transport le pouvoir d'une Providence qui, par leurs mains, avoit répandu au milieu de ces arides rochers, l'abondance, les graces, les plaisirs purs, simples & toujours renaissans.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste & plus intelligent que les Européens à quinze, avoit embelli ce que le noir Domingue ne faisoit que cultiver. Il alloit avec lui, dans les bois voisins, déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau verd, & d'attiers dont le fruit est plein d'une crème sucrée, qui a le parfum de la fleur d'orange. Il plantoit ces arbres, déjà grands, autour de cette enceinte. Il y avoit semé des graines d'arbres, qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits, tel que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'une lustre, de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin; le papayer, dont le tronc sans branches formé en colonne hérissée de melons verds, porte un chapiteau de larges feuilles, semblables à celles du figuier.

Il y avoit planté encore des pepins & des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs & de jam-roses. La plupart de ces arbres donnoient déjà à leur jeune maître, de l'ombrage & des fruits. Sa main laborieuse avoit répandu la fécondité jusques dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevoient sur les têtes noires des roches, & sembloient

vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendoient çà & là, le long des escarpemens de la montagne.

Il avoit disposé ces végétaux de manière qu'on pouvoit jouir de leur vue d'un seul coup-d'œil. Il avoit planté au milieu de ce bassin, les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, & enfin, les grands arbres qui en bordoient la circonférence; de sorte que ce vaste enclos paroissoit de son centre, comme un amphithéâtre de verdure, de fruits & de fleurs, renfermant des plantes potagères, des lisières de prairies, & des champs de riz & de bled. Mais en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'étoit pas écarté de celui de la nature. Guidé par ses indications, il avoit mis dans les lieux élevés, ceux dont les semences sont volatiles, & sur le bord des eaux, ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi, chaque végétal croissoit dans son site propre, & chaque site recevoit de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces rochers, formoient au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs qui réfléchissoient au milieu de la verdure, les arbres en fleurs, les rochers, & l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étoient pour la plupart aussi accessibles

au toucher qu'à la vue. A la vérité, nous l'aidions tous de nos conseils & de nos secours, pour en venir à bout. Il avoit pratiqué un sentier qui tournoit autour de ce bassin, & dont plusieurs rameaux venoient se rendre de la circonférence au centre. Il avoit tiré parti des lieux les plus raboteux, & accordé par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, & les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrassent maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette isle, il avoit formé çà & là des pyramides, dans les assises desquelles il avoit mêlé de la terre & des racines de rosiers, de poincillades & d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les roches. En peu de temps, ces pyramides sombres & brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins bordés de vieux arbres inclinés sur leurs bords, formoient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où on alloit prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisoit dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissoit à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là étoit une moisson ; ici un verger. Par cette avenue, on appercevoit les maisons ; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelassé de lianes, on ne distinguoit en plein midi aucun objet : sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne, on dé-

couvroit tous ceux de cet enclos ; avec la mer au loin où apparoissoit quelquefois un vaisseau qui venoit de l'Europe, ou qui y retournoit. C'étoit sur ce rocher que ces familles se rassembloient le soir, & jouissoient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines, & des dernières harmonies de la lumière & des ombres.

Rien n'étoit plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyoit venir de bien loin, s'appelloit la *Découverte de l'Amitié*. Paul & Virginie, dans leurs jeux, y avoient planté un bambou, au haut duquel ils élevoient un petit mouchoir blanc, pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'apercevoient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite. Il me semble alors, qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles, & s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul ; & que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux, ont senti, pensé & souffert comme lui. Que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste

plus, elle étend notre ame dans les champs de l'infini, & lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'une empire.

J'écrivis donc sur le petit mât de pavillon de Paul & de Virginie, ces vers d'Horace :

..... Fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Iapyga.

“ Que les frères d'Hélène, astres charmans comme
“ vous, & que le père des vents vous dirigent, & ne
“ fassent souffler que le zéphyre.”

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un tatamaque, à l'ombre duquel Paul s'asseyoit quelquefois, pour regarder au loin la mer agitée :

Fortunatus & ille deos qui novit agrestes !

“ Heureux mon fils, de ne connaître que les divini-
“ tés champêtres !”

Et cet autre au-dessus de la porte de la cabane de Madame de la Tour, qui étoit leur lieu d'assemblée :

At securæ quies, & nescia fallere vita.

“ Ici est une bonne conscience, & une vie qui ne sait
“ pas tromper.”

Mais Virginie n'approuvoit point mon Latin; elle disoit que ce que j'avois mis au pied de sa girouette étoit trop long & trop savant. " J'eusse mieux aimé, ajoute-t-elle : *Toujours agitée, mais constante.*"—" Cette devise, lui répondis-je, conviendrait encore mieux à la vertu." Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendoient leurs ames sensibles à tout ce qui les environnoit. Elles avoient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférens. Un cercle d'orangers & de bananiers plantés en rond, autour d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie & Paul alloient quelquefois danser, se nommoit *la Concorde*. Un vieux arbre, à l'ombre duquel Madame de la Tour & Marguerite s'étoient raconté leurs malheurs, s'appelloit *les Pleurs Essuyés*. Elles faisoient porter les noms de *Bretagne* & de *Normandie*, à de petites portions de terre où elles avoient semé du bled, des fraises & des pois. Domingue & Marie désirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appelloient *Angola* & *Foulpointe*, deux endroits où croissoit l'herbe dont ils faisoient des paniers, & où ils avoient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenoient les douces illusions de leur pays, & en calmoient les regrets dans une terre étrangère. Hélas ! j'ai vu s'animer de mille appellations charman-

tes, les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, & qui, semblable à un champ de la Grèce, n'offre plus que des ruines & des noms touchans.

Mais de tout ce que renfermoit cette enceinte, rien n'étoit plus agréable que ce qu'on appelloit le *Repos de Virginie*. Au pied du rocher, la *Découverte de l'Amitié*, est un enfoncement, d'où sort une fontaine, qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco des Indes qu'on m'avoit donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produiroit, servit un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de la Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle eut accouché de Virginie. Il naquit de ces deux fruits, deux cocotiers qui formoient toutes les archives de ces deux familles; l'un se nommoit l'arbre de Paul, & l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crurent tous deux, dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassoit au bout de douze ans celles de leurs cabanes. Déjà, ils entrelaçoient leurs palmes, & laissoient pendre leurs jeunes grappes de cocos, au dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avoit laissé cet enfoncement du rocher tel que

la nature l'avoit orné. Sur ses flancs bruns & humides rayonnoient en étoiles vertes & noires de larges capillaires, & flottoient au gré des vents des touffes de scolopendre, suspendues comme de longs rubans d'un verd pourpré. Près de là, croissoient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, & des pimons dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume dont les feuilles sont en cœur, & les basilics à odeur de girofle, exhaloient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne, pendoient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formoient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venoient passer la nuit. Au cocher du soleil, on y voyoit voler le long des rivages de la mer, le corbiveau & l'alouette marine ; & au haut des airs, la noire frégate avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnoient, ainsi que l'astre du jour les solitudes de l'océan Indien. Virginie aimoit à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorés d'une pompe à la fois magnifique & sauvage. Souvent elle y venoit laver le linge de la famille à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menoit paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparoit des fromages avec leur lait, elle se plaisoit à les voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, & se tenir en l'air sur une

de ses corniches, comme sur un piédestal. Paul voyant que ce lieu étoit aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine, des nids de toutes sortes d'oiseaux. Les pères & les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, & vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuoit de temps en temps des grains de riz, de maïs & de millet. Dès qu'elle paroissoit, les merles siffleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittoient leurs buissons : des perruches vertes comme des émeraudes, descendoient des lataniers voisins : des perdrix accouroient sous l'herbe : tous s'avançoient pêle-mêle jusqu'à ses pieds, comme des poules. Paul & elle s'amusoient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits & de leurs amours.

Aimables enfans, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits ! Combien de fois dans ce lieu, vos mères vous serrant dans leurs bras, bénissoient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, & de vous voir entrer dans la vie, sous de si heureux auspices ! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avoient coûté la vie à aucun animal ! Des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananiers, des corbeilles chargés de patates, de mangues, d'oranges,

de grenades, de bananes, d'attes, d'ananas, offroient à la fois, les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies & les sucres les plus agréables.

La conversation étoit aussi douce & aussi innocente que ces festins. Paul y parloit souvent des travaux du jour & de ceux du lendemain. Il méditoit toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étoient pas commodes ; là, on étoit mal assis ; ces jeunes berceaux ne donnoient pas assez d'ombrage ; Virginie seroit mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passoient le jour tous ensemble dans la case, maîtres & serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbe & des paniers de bambou. On voyoit, rangés dans le plus grand ordre aux parois de la muraille, des rateaux, des haches, des bèches, & auprès de ces instrumens de l'agriculture, les productions qui en étoient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de bled, & des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignoit toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite & par sa mère, y préparoit des sorbets & des cordiaux, avec le jus des cannes à sucre, des citrons & des cédras.

La nuit venue, ils soupoient à la lueur d'une lampe ; ensuite, Madame de la Tour ou Marguerite racon-

toient quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jetté par la tempête sur les rochers d'une isle déserte. A ces récits, les ames sensibles de leurs enfans s'enflammoient. Ils priaient le ciel de leur faire la grace d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparoient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormoient au bruit de la pluie qui tomboit par torrens sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vents, qui leur apportoit le murmure lointain des flots qui se brisoient sur le rivage. Elles bénissoient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoubloit par celui du danger éloigné.

De temps en temps, Madame de la Tour lisoit publiquement quelque histoire touchante de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Ils raisonnaient peu sur ces livres sacrés ; car leur théologie étoit toute en sentiment, comme celle de la nature, & leur morale toute en action, comme celle de l'Evangile. Ils n'avoient point de jours destinés aux plaisirs & d'autres à la tristesse. Chaque jour étoit pour eux un jour de fête, & tout ce qui les environnoit, un temple divin, où ils admiroient sans cesse une intelligence infinie, toute-puissante & amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pou-

voir suprême, les remplissoit de consolation pour le passé, de courage pour le présent, & d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avoient développé en elles-mêmes & dans leurs enfans ces sentimens que donne la nature, pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'éleve quelquefois dans l'ame la mieux réglée, des nuages qui la troublent ; quand quelque membre de leur société paroissoit triste, tous les autres se réunissoient autour de lui, & l'enlevaient aux pensées amères, plus par des sentimens que par des réflexions. Chacun y employoit son caractère particulier : Marguerite, une gaieté vive ; Madame de la Tour, une théologie douce ; Virginie, des caresses tendres ; Paul, de la franchise & de la cordialité. Marie & Domingue même, venoient à son secours. Ils s'affligeoient, s'ils le voyoient affligé ; & ils pleuroient, s'ils le voyoient pleurer. Ainsi, des plantes foibles s'entrelacent ensemble, pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils alloient tous les Dimanches à la messe à l'église des Pamplémousses, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venoit des habitans riches, en palanquin, qui s'empressèrent plusieurs fois

de faire la connoissance de ces familles si unies, & de les inviter à des parties de plaisir. Mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté & respect, persuadées que les gens puissans ne recherchent les foibles que pour avoir des complaisans, & qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui, bonnes & mauvaises. D'un autre côté, elles n'évitoient pas avec moins de soins l'accointance des petits habitans, pour l'ordinaire jaloux, médisans & grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des uns pour timides, & auprès des autres pour fières ; mais leur conduite réservée étoit accompagnée de marques de politesse si obligeantes, sur-tout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches & la confiance des pauvres.

Après la messe, on venoit souvent les requérir de quelque bon office. C'étoit une personne affligée, qui leur demandoit des conseils, ou un enfant qui les prioit de passer chez sa mère malade, dans un des quartiers voisins. Elles portoient toujours avec elles, quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitans, & elles y joignoient la bonne grace qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissoient sur-tout à bannir les peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude & dans un corps infirme. Madame de la Tour parloit avec tant de confiance de la Divinité, que le malade, en

l'écoutant, la croyoit présente. Virginie revenoit bien souvent de-là, les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie ; car elle avoit eu l'occasion de faire du bien. C'étoit elle qui préparoit d'avance les remèdes nécessaires aux malades, & qui les leur présentait avec une grace ineffable. Après ces visites d'humanité, elles prolongeoient quelquefois leur chemin par la vallée de la montagne longue, jusques chez moi, où jé les attendois à dîner, sur les bords de la petite rivière qui coule dans mon voisinage. Je me procurois, pour ces occasions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas Indiens, par ces douces & cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guère ici que de grands ruisseaux. Nous y apportions, de l'habitation, des provisions végétales que nous joignons à celles que la mer nous fournissoit en abondance. Nous pêchions sur ses rivages, des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huîtres & des coquillages de tout espèce. Les sites les plus terribles nous procuroient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large, venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageoit d'ailleurs comme un poisson, s'avançoit quelquefois sur les rescifs, au de-

vant des lames; puis à leur approche, il fuyoit sur le rivage, devant leur grandes volutes écumeuses & mugissantes qui le poursuivoient bien avant sur la grève. Mais Virginie, à cette vue, jettoit des cris perçans, & disoit que ces jeux-là, lui faisoient grand'peur.

Nos repas étoient suivis des chants & des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantoit le bonheur de la vie champêtre, & les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des noirs, elle exécutoit avec Paul une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme; elle est connue de toutes les nations. Elle est si naturelle & si expressive, que les enfans des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie se rappelant, dans les lectures que lui faisoit sa mère, les histoires qui l'avoient le plus touchée, en rendoit les principaux événemens avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tamtam de Domingue, elle se présentait sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête. Elle s'avançoit avec timidité à la source d'une fontaine voisine, pour y puiser de l'eau. Domingue & Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendoient l'approche, & feignoient de la repousser. Paul accouroit à son secours, battoit les bergers, remplissoit la cruche de

Virginie, & en la lui posant sur la tête, il lui mettoit en même temps une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevoit la blancheur de son teint. Alors me prêtant à leurs jeux, je me chargeois du personnage de Raguel, & j'accordois à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle représentoit l'infortunée Ruth, qui retourne veuve & pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère après une longue absence. Dominique & Marie contrefaisoient les moissonneurs. Virginie feignoit de glaner çà & là, sur leurs pas, quelques épis de blé. Paul imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeoit ; elle répondoit, en tremblant, à ses questions. Bientôt ému de pitié, il accorderoit un asyle à l'innocence, & l'hospitalité à l'infortune. Il remplissoit le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, & l'amenoit devant nous, comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenoit en mariage malgré son indigence. Madame de la Tour, à cette scène, venant à se rappeler l'abandon où l'avoit laissée ses propres parens, son veuvage, la bonne réception que lui avoit faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfans, ne pouvoit s'empêcher de pleurer ; & ce souvenir confus de maux & de biens, nous faisoit verser à tous des larmes de douleur & de joie.

Ces drames étoient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyoit transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations, & d'orchestres convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène étoit, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt, dont les percés formoient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions à leur centre, abrités de la chaleur, pendant toute la journée ; mais quand le soleil étoit descendu à l'horison, ses rayons brisés par les troncs des arbres, divergeoient dans les ombres de la forêt, en longues gerbes lumineuses, qui produisoient le plus majestueux effet. Quelquefois, son disque tout entier paroissoit à l'extrémité d'une avenue, & la rendoit toute étincelante de lumière. Le feuillage des arbres éclairé en-dessous de ses rayons safranés, brilloit des feux de la topaze & de l'émeraude. Leurs troncs mousseux & bruns paroissoient changés en colonnes de bronze antique, & les oiseaux, déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluoient tous à la fois l'astre du jour, par mille & mille chansons.

La nuit nous surprenoit bien souvent dans ces fêtes champêtres ; mais la pureté de l'air, & la douceur du climat, nous permettoient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs,

ni de près ni de loin. Chacun le lendemain retournoit dans sa case, & la retrouvoit dans l'état où il l'avoit laissée. Il y avoit alors tant de bonne foi & de simplicité dans cette isle sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermoient point à la clef, & qu'une serrure étoit un objet de curiosité pour plusieurs Créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui étoient, pour Paul & Virginie, des jours de plus grande réjouissance ; c'étoient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquoit pas la veille, de pétrir & de cuire des gâteaux de farine de froment qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blancs, nées dans l'isle, qui n'avoient jamais mangé de pain d'Europe, & qui, sans aucun secours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avoient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étoient les seuls présens que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation ; mais elle y joignoit une bonne grace qui leur donnoit un grand prix. D'abord, c'étoit Paul qui étoit chargé de les porter lui-même à ces familles, & elles s'engageoient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez Madame de la Tour & Marguerite. On voyoit alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres & si timides qu'elles

n'osoient lever les yeux. Virginie les mettoit bientôt à leur aise ; elle leur servoit des rafraîchissemens dont elle relevoit la bonté par quelque circonstance particulière qui en augmentoit selon elle l'agrément : cette liqueur avoit été préparée par Marguerite ; cette autre par sa mère ; son frère avoit cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageoit Paul à les faire danser. Elle ne les quittoit point qu'elle ne les vît contentes & satisfaites. Elle vouloit qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. " On ne fait son bonheur, disoit-elle, qu'en s'occupant de celui des autres." Quand elles s'en retournoient, elle les engageoit d'emporter ce qui paroissoit leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présens du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs habits, elle choissoit, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, & elle chargeoit Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi, elle faisoit le bien à l'exemple de la Divinité, cachant la bienfaitrice & montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières & de plaisirs. Votre ame, circonscrite dans une petite sphère de connoissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles ;

mais la nature & le cœur sont inépuisables. Paul & Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire & de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature. Ils connoissoient les heures du jour, par l'ombre des arbres ; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits, & les années par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations. " Il est temps d'aller dîner," disoit Virginie à la famille ; " les ombres des bananiers sont à leurs pieds." Ou bien : " La nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles. " Quand viendrez-vous nous voir," lui disoient quelques amies du voisinage ? " Aux cannes de sucre," répondoit Virginie. " Votre visite nous sera encore plus douce & plus agréable," reprenoient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeoit sur son âge & sur celui de Paul : " Mon frère," disoit-elle, " est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, & moi de celui du plus petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, & les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je suis au monde." Leur vie sembloit attachée à celle des arbres, comme celle des faunes & des dryades. Ils ne connoissoient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, & d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, & de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avoient besoin ces jeunes gens d'être riches & savans à notre manière? leurs besoins & leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. Il n'y avoit point de jours qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelque lumière; oui, des lumières: & quand il s'y seroit mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissoient ces deux enfans de la nature. Aucun souci n'avoit ridé leur front; aucune intempérance n'avoit corrompu leur sang; aucune passion malheureuse n'avoit dépravé leur cœur: l'amour, l'innocence, la piété, développoient chaque jour la beauté de leur âme, en grâces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes & leurs mouvemens. Au matin de la vie, ils en avoient toute la fraîcheur: tels dans le jardin d'Eden parurent nos premiers parens, lorsque sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, & conversèrent d'abord comme frère & comme sœur. Virginie, douce, modeste, confiante comme Eve; & Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme, avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disoit au retour de ses travaux: " Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse. Quand du haut de la montagne, je t'apperçois au fond de ce vallon, tu me parois au milieu de nos vergers comme

“ un bouton de rose. Si tu marches vers la maison de
“ nos mères, la perdrix qui court vers ses petits, a un
“ corsage moins beau & une démarche moins légère.
“ Quoique je te perde de vue à travers les arbres, je
“ n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver ; quelque
“ chose de toi, que je ne puis dire, reste pour moi dans
“ l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque
“ je t'approche, tu ravis tous mes sens. L'azur du ciel
“ est moins beau que le bleu de tes yeux ; le chant des
“ bengalis, moins doux que le son de ta voix. Si je te
“ touche seulement du bout du doigt, tout mon corps
“ frémit de plaisir. Souviens-toi du jour où nous pas-
“ sâmes à travers les cailloux roulans de la rivière des
“ Trois Mamelles. En arrivant sur ses bords, j'étois
“ déjà bien fatigué ; mais quand je t'eus pris sur mon
“ dos, il me sembloit que j'avois des aîles comme un
“ oiseau. Dis-moi par quel charme tu as pu m'en-
“ chanter. Est-ce par ton esprit ? mais nos mères en
“ ont plus que nous deux. Est-ce par tes caresses ?
“ mais elles m'embrassent plus souvent que toi. Je
“ crois que c'est par ta bonté. Je n'oublierai jamais
“ que tu as marché nu-pieds jusqu'à la Rivière Noire,
“ pour demander la grace d'un pauvre esclave fugitive.
“ Tiens, ma bien aimée, prends cette branche fleurie
“ de citronnier, que j'ai cueillie dans la forêt. Tu la
“ mettras la nuit près de ton lit. Mange ce rayon de
“ miel ; je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher. Mais

“ auparavant, repose-toi sur mon sein, & je serai dé-
“ lassé.”

Virginie lui répondoit : “ Oh, mon frère ! les rayons
“ du soleil au matin, au haut de ces rochers, me don-
“ nent moins de joie que ta présence. J’aime bien ma
“ mère, j’aime bien la tienne ; mais quand elles t’ap-
“ pellent mon fils, je les aime encore davantage. Les
“ caresses qu’elles te font, me sont plus sensibles que
“ celles que j’en reçois. Tu me demandes pourquoi tu
“ m’aimes ; mais tout ce qui a été élevé ensemble,
“ s’aime. Vois nos oiseaux ; élevés dans les mêmes
“ nids, ils s’aiment comme nous ; ils sont toujours en-
“ semble comme nous. Ecoute comme ils s’appellent
“ & se répondent d’un arbre à l’autre. De même,
“ quand l’écho me fait entendre les airs que tu joues sur
“ ta flûte au haut de la montagne, j’en répète les pa-
“ roles au fond de ce vallon. Tu m’es cher, sur-tout
“ depuis le jour où tu voulois te battre pour moi contre
“ le maître de l’esclave. Depuis ce temps-là, je me suis
“ dit bien des fois : Ah ! mon frère a un bon cœur ; sans
“ lui, je serois morte d’effroi. Je prie Dieu tous les jours,
“ pour ma mère, pour la tienne, pour toi, pour nos
“ pauvres serviteurs ; mais quand je prononce ton nom,
“ il me semble que ma dévotion augmente. Je de-
“ mande si instamment à Dieu qu’il ne t’arrive aucun
“ mal ! Pourquoi vas-tu si loin & si haut, me chercher
“ des fruits & des fleurs ? n’en avons-nous pas assez

“ dans le jardin ? Comme te voilà fatigué, tu es tout “ en nage.” Et avec son petit mouchoir blanc, elle lui essuyoit le front & les joues, & elle lui donnoit plusieurs baisers.

Cependant, depuis quelque temps, Virginie se sentoit agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbroient de noir ; son teint jaunissoit ; une langueur universelle abattoit son corps. La sérénité n'étoit plus sur son front, ni le sourire sur ses lèvres. On la voyoit tout-à-coup gaie sans joie, & triste sans chagrin. Elle fuyoit ses jeux innocens, ses doux travaux, & la société de sa famille bien-aimée. Elle erroit çà & là, dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant par-tout du repos & ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle alloit vers lui en folâtrant ; puis tout-à-coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissoit ; & un rouge vif coloroit ses joues pâles, & ses yeux n'osoient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disoit : “ La verdure couvre ces rochers, nos “ oiseaux chantent quand ils te voient. Tout est gai “ autour de toi, toi seule es triste.” Et il cherchoit à la ranimer, en l'embrassant ; mais elle détournoit la tête, & fuyoit tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentoit troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenoit rien à des caprices si nouveaux & si étranges. Un mal n'arrive guère seul.

Un de ces étés, qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques, vint étendre ici ces ravages. C'étoit vers la fin de Décembre, lorsque le soleil au Capricorne échauffe, pendant trois semaines, l'Isle de France de ses feux verticaux. Le vent de Sud-Est qui y règne presque toute l'année, n'y souffloit plus. De longs tourbillons de poussière s'élevoient sur les chemins, & restoient suspendus en l'air. La terre se fendoit de toutes parts; l'herbe étoit brûlée; des exhalaisons chaudes sortoient du flanc des montagnes, & la plupart de leurs ruisseaux étoient desséchés. Aucun nuage ne venoit du côté de la mer. Seulement pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevoient de dessus ses plaines, & paroissoient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportoit aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune tout rouge, se levoit, dans un horison embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisoient retentir les vallons de tristes mugissemens. Le Cafre même, qui les conduisoit, se couchoit sur la terre, pour y trouver de la fraîcheur. Par-tout, le sol étoit brûlant, & l'air étouffant retentissoit du bourdonnement des insectes qui cherchoient à se désaltérer dans le sang des hommes & des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levoit, elle s'asseyoit, elle se recouchoit, & ne trouvoit dans aucune attitude, ni le sommeil, ni le repos. Elle s'achemine à la clarté de la lune, vers sa fontaine. Elle en aperçoit la source, qui, malgré la sécheresse couloit encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord, la fraîcheur ranime ses sens, & mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que dans son enfance, sa mère & Marguerite s'amusoient à la baigner avec Paul, dans ce même lieu ; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avoit creusé le lit, couvert le fond de sable, & semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus & sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère & à la sienne, qui entrelaçoient au dessus de sa tête leurs rameaux verts & leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis ; & elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude ; & un feu dévorant la saisit. Aussitôt, elle sort, effrayée, de ces dangereux ombrages, & de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes ; pla-

sieurs fois, elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression, & posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

Madame de la Tour pénétrait bien la cause du mal de sa fille, mais elle n'osoit elle-même lui en parler. " Mon enfant," lui disoit-elle, " adresse-toi à Dieu qui dispose à son gré de la santé & de la vie. Il t'éprouve aujourd'hui, pour te récompenser demain. Songe que nous ne sommes sur la terre, que pour exercer la vertu."

Cependant, ces chaleurs excessives élevèrent de l'océan, des vapeurs qui couvrirent l'isle comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassembloient autour d'eux, & de longs sillons de feu sortoient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats, les bois, les plaines & les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrens écumeux se précipitoient le long des flancs de cette montagne; le fond de ce bassin étoit devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite isle, & l'entrée de ce vallon, une écluse, par où sortoient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres & les rochers.

Toute la famille tremblante, prioit Dieu dans la case de Madame de la Tour, dont le toit craquoit horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte & les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguoient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étoient vifs & fréquens. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, alloit d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, & enfonçant là un pieu; il ne rentroit que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir, la pluie cessa; le vent alizé du Sud-Est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jettés vers le Nord-Ouest, & le soleil couchant parut à l'horison.

Le premier désir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, & lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, & ils sortirent ensemble de la case. L'air étoit frais & sonore. Des fumées blanches s'élevoient sur les croupes de la montagne sillonnée çà & là de l'écume des torrens qui tarissoient de tous côtés. Pour le jardin, il étoit tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avoient leurs racines en haut; de grands amas de sables couvroient les lisières des prairies & avoient comblé le bain de Virginie. Cependant, les deux cocotiers étoient debout & bien

verdoyans. Mais il n'y avoit plus aux environs, ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploroient par des chants plaintifs, la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul :
“ Vous aviez apporté ici des oiseaux, l'ouragan les a
“ tués. Vous aviez planté ce jardin, il est détruit.
“ Tout périt sur la terre ; il n'y a que le ciel qui ne
“ change point.” Paul lui répondit : “ Que ne puis-je
“ vous donner quelque chose du ciel ! mais je ne pos-
“ sède rien, même sur la terre.” Virginie reprit, en
rougissant : “ Vous avez à vous le portrait de Saint-
“ Paul.” A peine eut-elle parlé qu'il courut le cher-
cher dans la case de sa mère. Ce portrait étoit une
petite miniature, représentant l'hermite Paul. Margue-
rite y avoit une grande dévotion. Elle l'avoit porté
long-temps suspendu à son cou, étant fille ; ensuite, de-
venue mère, elle l'avoit mis à celui de son enfant. Il
étoit même arrivé qu'étant enceinte de lui, & délaissée
de tout le monde, à force de contempler l'image de ce
bienheureux solitaire, son fruit en avoit contracté quel-
que ressemblance, ce qui l'avoit décidée à lui en faire
porter le nom, & à lui donner pour patron un saint qui
avoit passé sa vie loin des hommes qui l'avoient abusée,
puis abandonnée. Virginie, en recevant ce petit portrait
des mains de Paul, lui dit d'un ton ému : “ Mon frère,

“ il ne me sera jamais enlevé tant que je vivrai, & je
“ n'oublierai jamais que tu m'as donné la seule chose
“ que tu possèdes au monde.” A ce ton d'amitié, à ce
retour inespéré de familiarité & de tendresse, Paul voulut
l'embrasser ; mais aussi légère qu'un oiseau, elle lui
échappa, & le laissa hors de lui, ne concevant rien à une
conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disoit à Madame de la Tour :
“ Pourquoi ne marions-nous pas nos enfans ? Ils ont
“ l'un pour l'autre une passion extrême, dont mon fils
“ ne s'apperçoit pas encore. Lorsque la nature lui aura
“ parlé, en vain nous veillons sur eux ; tout est à crain-
“ dre.” Madame de la Tour lui répondit : “ Ils sont
“ trop jeunes & trop pauvres. Quel chagrin pour nous,
“ si Virginie mettoit au monde des enfans malheureux,
“ qu'elle n'auroit peut-être pas la force d'élever ! Ton
“ noir Domingue est bien cassé ; Marie est infirme. Moi-
“ même, chère amie, depuis quinze ans, je me sens
“ fort affoiblie. On vieillit promptement dans les pays
“ chauds, & encore plus vite dans le chagrin. Paul est
“ notre unique espérance. Attendons que l'âge ait
“ formé son tempérament, & qu'il puisse nous soutenir
“ par son travail. A présent, tu le sais, nous n'avons
“ guère que le nécessaire de chaque jour. Mais, en
“ faisant passer Paul dans l'Inde pour un peu de temps,
“ le commerce lui fournira de quoi acheter quelque

“ esclave ; & à son retour ici, nous le marierons à Virginie, car je crois que personne ne peut rendre ma chère fille aussi heureuse que ton fils Paul. Nous en parlerons à notre voisin.”

En effet ces dames me consultèrent, & je fus de leur avis. “ Les mers de l’Inde sont belles,” leur dis-je. “ En prenant une saison favorable pour passer d’ici aux Indes, c’est un voyage de six semaines au plus, & d’autant de temps pour en revenir. Nous ferons dans notre quartier une pacotille à Paul ; car j’ai des voisins qui l’aiment beaucoup. Quand nous ne lui donnerions que du coton brut, dont nous ne faisons aucun usage, faute de moulins pour l’éplucher ; du bois d’ébène, si commun ici qu’il sert au chauffage, & quelques résines, qui se perdent dans nos bois ; tout cela se vend assez bien aux Indes, & nous est fort inutile ici.”

Je me chargeai de demander à M. de la Bourdonnais, une permission d’embarquement pour ce voyage, & avant tout je voulus en prévenir Paul ; mais quel fut mon étonnement, lorsque ce jeune homme me dit avec un bon sens fort au-dessus de son âge : “ Pourquoi voulez-vous que je quitte ma famille, pour je ne sais quel projet de fortune ? Y a-t-il un commerce au monde plus avantageux que la culture d’un champ

“ qui rend quelquefois cinquante & cent pour un ? Si
“ nous voulons faire le commerce, ne pouvons-nous pas
“ le faire en portant notre superflu d'ici à la ville, sans
“ que j'aïlle courir aux Indes ? Nos mères me disent
“ que Domingue est vieux & cassé ; mais moi je suis
“ jeune, & je me renforce chaque jour. Il n'a qu'à
“ leur arriver pendant mon absence quelque acci-
“ dent, sur-tout à Virginie, qui est déjà souffrante.
“ Oh ! non, non ! je ne saurois me résoudre à les quit-
“ ter.”

Sa réponse me jetta dans un grand embarras ; car Madame de la Tour ne m'avoit pas caché l'état de Virginie & le désir qu'elle avoit de gagner quelques années sur l'âge de ces jeunes gens en les éloignant l'un de l'autre. C'étoient des motifs que je n'osois même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à Madame de la Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seroient jamais sensibles, l'avoit frappée. Elle sortoit d'une grande maladie dégénérée en langueur, & que l'âge rendoit incurable. Elle mandoit à sa nièce de repasser en France ; ou, si sa santé ne lui permettoit pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignoit d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinoit une bonne édu-

cation, un parti à la cour, & la donation de tous ses biens. Elle attachoit, disoit-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue & Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paroissoit prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osoit proférer un mot. "Pourriez-vous nous quitter maintenant ?" dit Marguerite à Madame de la Tour. "Non, mon amie ; non, mes enfans," reprit Madame de la Tour : "je ne vous quitterai point. J'ai vécu avec vous & c'est avec vous que je veux mourir. Je n'ai connu le bonheur que dans votre amitié. Si ma santé est dérangée, d'anciens chagrins en sont cause. J'ai été blessée au cœur par la dureté de mes parens & par la perte de mon cher époux. Mais depuis, j'ai goûté plus de consolation & de félicité avec vous, sous ces pauvres cabanes, que jamais les richesses de ma famille ne m'en ont fait même espérer dans ma patrie."

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul serrant Madame de la Tour dans ses bras, lui dit : "Je ne vous quitterai pas non plus. Je n'irai point aux Indes. Nous travaillerons tous pour vous, chère maman ; rien ne vous manquera jamais

“ avec nous.” Mais de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie & qui y fut le plus sensible, fut Virginie. Elle fut le reste du jour d’une gaieté douce, & le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venoient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin, qui précédoit le déjeûné, Domingue les avertit qu’un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s’avançoit vers l’habitation. C’étoit M. de la Bourdonnais. Il entra dans la case, où toute la famille étoit à table. Virginie venoit de servir, suivant l’usage du pays, du café & du riz cuit à l’eau. Elle y avoit joint des patates chaudes, & des bananes fraîches. Il y avoit pour toute vaisselle des moitiés de calebasse, & pour linge, des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d’abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s’adressant à Madame de la Tour, il lui dit que les affaires générales l’empêchoient quelquefois de songer aux particulières; mais qu’elle avoit bien des droits sur lui. “ Vous avez,” ajouta-t-il, “ Madame, “ une tante de qualité & fort riche à Paris, qui vous “ réserve sa fortune, & vous attend auprès d’elle.” Madame de la Tour répondit au gouverneur, que sa santé altérée ne lui permettoit pas d’entreprendre un si long voyage. “ Au moins,” reprit M. de la Bourdonnais,

“ pour mademoiselle votre fille, si jeune & si aimable;
“ vous ne sauriez, sans injustice, la priver d'une si
“ grande succession. Je ne vous cache pas que votre
“ tante a employé l'autorité pour la faire venir auprès
“ d'elle. Les bureaux m'ont écrit à ce sujet, d'user, s'il
“ le falloit, de mon pouvoir ; mais ne l'exerçant que
“ pour rendre heureux les habitans de cette colonie,
“ j'attends de votre volonté seule un sacrifice de quel-
“ ques années, d'où dépend l'établissement de votre
“ fille & le bien-être de toute votre vie. Pourquoi
“ vient-on aux Isles ? n'est-ce pas pour y faire fortune ?
“ N'est-il pas bien plus agréable de l'aller retrouver dans
“ sa patrie ?”

En disant ces mots, il posa sur la table un grossac de piastres que portoit un de ses noirs. “Voilà,” ajouta-t-il, “ce
“ qui est destiné aux préparatifs de voyage de mademoi-
“ selle votre fille, de la part de votre tante.” Ensuite
il finit par reprocher avec bonté à Madame de la Tour
de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la
louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt
prit la parole, & dit au gouverneur : “ Monsieur, ma
“ mère s'est adressée à vous, & vous l'avez mal reçue.”
—“ Avez-vous un autre enfant, Madame ?” dit M. de la
Bourdonnais à Madame de la Tour.—“ Non, Monsieur,”
reprit-elle ; “ celui-ci est le fils de mon amie : mais lui
“ & Virginie nous sont communs, & également chers.”—

“ Jeune homme,” dit le gouverneur à Paul, “ quand vous aurez acquis l’expérience du monde, vous connaîtrez le malheur des gens en place ; vous saurez combien il est facile de les prévenir ; combien aisément ils donnent au vice intrigant ce qui appartient au mérite qui se cache.”

M. de la Bourdonnais, invité par Madame de la Tour, s’assit à table auprès d’elle. Il déjeûna, à la manière des Créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l’eau. Il fut charmé de l’ordre & de la propreté de ces deux familles charmantes, & du zèle même de leurs vieux domestiques. “ Il n’y a,” dit-il, “ ici que des meubles de bois ; mais on y trouve des visages sereins & des cœurs d’or.” Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit : “ Je désire être votre ami ; car vous êtes un honnête homme.” M. de la Bourdonnais reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, & l’assura qu’il pouvoit compter sur son amitié.

Après déjeûné, il prit Madame de la Tour en particulier, & lui dit qu’il se présentoit une occasion prochaine d’envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir ; qu’il la recommanderoit à une dame de ses parentes qui y étoit passagère ; qu’il falloit bien se garder d’abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. “ Votre tante,” ajouta

t-il en s'en allant, " ne peut pas traîner plus de deux
" ans. Ses amis me l'ont mandé. Songez-y bien. La
" fortune ne vient pas tous les jours. Consultez-vous.
" Tous les gens de bon sens seront de mon avis." Elle
lui répondit : " que ne désirant désormais d'autre bon-
" heur dans le monde que celui de sa fille, elle laisse-
" roit son départ pour la France entièrement à sa dispo-
" sition."

Madame de la Tour n'étoit pas fâchée de trouver une occasion de séparer, pour quelque temps, Virginie & Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, & lui dit : " Mon enfant, nos
" domestiques sont vieux ; Paul est bien jeune ; Mar-
" guerite vient sur l'âge ; je suis déjà infirme ; si j'al-
" lois mourir, que deviendriez-vous, sans fortune, au
" milieu de ces déserts ? Vous resteriez donc seule, n'a-
" yant personne qui puisse vous être d'un grand secours,
" & obligée, pour vivre, de travailler sans cesse à la terre
" comme une mercenaire. Cette idée me pénètre de dou-
" leur." Virginie lui répondit : " Dieu nous a condamnés au
" travail. Vous m'avez appris à travailler, & à le bénir
" chaque jour. Jusqu'à présent il ne nous a point aban-
" donnés, il ne nous abandonnera point encore. Sa
" Providence veille particulièrement sur les malheureux.
" Vous me l'avez dit tant de fois, ma mère ! Je ne sau-
" rois me résoudre à vous quitter." Madame de la

Tour émue, reprit : “ Je n’ai d’autre projet que de te
“ rendre heureuse, & de te marier un jour avec Paul
“ qui n’est point ton frère. Songe maintenant que sa
“ fortune dépend de toi.”

Une jeune fille qui aime, croit que tout le monde l’ignore. Elle met sur ses yeux le voile qu’elle a sur son cœur ; mais quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secrètes de son amour s’échappent comme par une barrière ouverte, & les doux épanchemens de la confiance succèdent aux réserves & aux mystères dont elle s’environnoit. Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mère, lui raconta quels avoient été ses combats qui n’avoient eu d’autres témoins que Dieu seul ; qu’elle voyoit le secours de sa Providence dans celui d’une mère tendre qui approuvoit son inclination, & qui la dirigeroit par ses conseils, que maintenant appuyée de son support, tout l’engageoit à rester auprès d’elle, sans inquiétude pour le présent, & sans crainte pour l’avenir.

Madame de la Tour voyant que sa confidence avoit produit un effet contraire à celui qu’elle en attendoit, lui dit : “ Mon enfant, je ne veux point te contraindre ;
“ délibère à ton aise, mais cache ton amour à Paul.
“ Quand le cœur d’une fille est pris, son amant n’a
“ plus rien à lui demander.”

Vers le soir, comme elle étoit seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'étoit un ecclésiastique missionnaire de l'isle, & confesseur de Madame de la Tour & de Virginie. Il étoit envoyé par le gouverneur. " Mes enfans, dit-il, en entrant, Dieu soit loué ! Vous voilà riches. " Vous pourrez écouter votre bon cœur, faire du bien " aux pauvres. Je sais ce que vous a dit M. de la " Bourdonnais, & ce que vous lui avez répondu. " Bonne maman, votre santé vous oblige de rester ici ; " mais vous, jeune demoiselle, vous n'avez point d'ex- " cuse. Il faut obéir à la Providence, à nos vieux pa- " rens, même injustes. C'est un sacrifice, mais c'est " l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous. Il faut, " à son exemple, se dévouer pour le bien de sa famille. " Votre voyage en France aura une fin heureuse. " Ne voulez-vous pas bien y aller, ma chère demoiselle ? "

— Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant :
" Si c'est l'ordre de Dieu, je ne m'oppose à rien.
" Que la volonté de Dieu soit faite, " dit-elle en pleurant.

Le missionnaire sortit, & fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant, Madame de la Tour m'envoya prier, par Domingue, de pas-

ser chez elle, pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laissât partir. Je tiens pour principes certains du bonheur, qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, & que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout, sans exception. Mais que pouvoient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, & mes raisons naturelles contre les préjugés du monde & une autorité sacrée pour Madame de la Tour ? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance, & elle ne délibéra plus, depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui malgré les avantages qu'elle espéroit pour son fils, de la fortune de Virginie, s'étoit opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignoroit le parti auquel on se détermineroit, étonné des conversations secrètes de Madame de la Tour & de sa fille, il s'abandonnoit à une tristesse sombre. " On trama quelque chose contre moi, disoit-il, puisqu'on se cache de moi."

Cependant, le bruit s'étant répandu dans l'isle que la fortune avoit visité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde ; les superbes bazins de Goudelour, des mouchoirs de Pa-

liacate & de Mazulipatan, des mousselines de Dacca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le jour, des baftas de Surate d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs, & des plus rares à fond sablé & à rameaux verts. Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un verd de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir; des taffetas rose, des satins à pleine main, des pékins moëlleux comme le drap, des nankins blancs & jaunes, & jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de la Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui feroit plaisir; elle veilla seulement sur les prix & les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mère, à Marguerite & à son fils. " Ceci, disoit-elle, étoit bon pour des meubles, cela pour l'usage de Marie & de Domingue." Enfin le sac de piastres étoit employé, qu'elle n'avoit pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présens qu'elle avoit distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune qui lui présageoient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit d'un air accablé: " Ma sœur s'en va: elle fait déjà les apprêts de son voyage. Passez chez nous, je vous prie. Em-

“ ployez votre crédit sur l'esprit de sa mère & de la
“ mienne, pour la retenir.” Je me rendis aux instances
de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations
seroient sans effet.

Si Virginie m'avoit paru charmante, en toile bleue
du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête,
ce fut encore toute autre chose quand je la vis parée à la
manière des dames de ce pays. Elle étoit vêtue de
mousseline blanche, doublée de taffetas rose. Sa taille
légère & élevée, se dessinoit parfaitement sous son cor-
set, & ses cheveux blonds, tressés à double tresse, ac-
compagnoient admirablement sa tête virginale. Ses
beaux yeux bleus étoient remplis de mélancolie, & son
cœur, agité par une passion combattue, donnoit à son
teint une couleur animée, & à sa voix des sons pleins
d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante
qu'elle sembloit porter malgré elle, rendoit sa langueur
encore plus touchante. Personne ne pouvoit la voir ni
l'entendre, sans se sentir ému. La tristesse de Paul en
augmenta. Marguerite, affligée de la situation de son
fils, lui dit en particulier : “ Pourquoi, mon fils, te
“ nourrir de fausses espérances, qui rendent les priva-
“ tions encore plus amères ? Il est temps que je te dé-
“ couvre le secret de ta vie & de la mienne. Mademoi-
“ selle de la Tour appartient, par sa mère, à une pa-
“ rente riche & de grande condition. Pour toi, tu n'es

“ que le fils d'une pauvre paysanne, & qui pis est, tu
“ es bâtard.”

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul. Il ne l'avoit jamais ouï prononcer : il en demanda la signification à sa mère, qui lui répondit : “ Tu n'as point eu de
“ père légitime. Lorsque j'étois fille, l'amour me fit
“ commettre une foiblesse dont tu as été le fruit. Ma
“ faute t'a privé de ta famille paternelle & mon repentir
“ de ta famille maternelle. Infortuné, tu n'as d'autres
“ parens que moi seule dans le monde !” Et elle se mit à répandre des larmes. Paul la serrant dans ses bras lui dit : “ Oh, ma mère ! puisque je n'ai d'autres
“ parens que vous dans le monde, je vous en aimerai
“ davantage. Mais quel secret venez-vous de me
“ révéler ! Je vois maintenant la raison qui éloigne
“ de moi Mademoiselle de la Tour depuis deux mois,
“ & qui la décide aujourd'hui à partir. Ah ! sans
“ doute, elle me méprise !”

Cependant, l'heure de souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu & ne parla point. Virginie en sortit la première, & fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, & vint se mettre auprès d'elle. L'un & l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il faisoit une de ces nuits délicieu-

ses, si communes entre les tropiques & dont le plus habile pinceau ne rendroit pas la beauté. La lune paroissoit au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages que ses rayons dissipoient par degrés. Sa lumière se répandoit insensiblement sur les montagnes de l'isle & sur leurs pitons, qui brilloient d'un verd argenté. Les vents retenoient leurs haleines. On entendoit dans les bois, au fond des vallées, au haut de ces rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux, qui se caressoient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit & la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruisssoient sous l'herbe ; les étoiles étinceloient au ciel & se réfléchissoient au sein de la mer qui répétoit leurs images tremblantes. Virginie parcouroit avec des regards distraits son vaste & sombre horison distingué du rivage de l'isle par les feux rouges des pêcheurs ; elle aperçut à l'entrée du port une lumière & une ombre. C'étoit le fanal & le corps du vaisseau où elle devoit s'embarquer pour l'Europe, & qui, prêt à mettre à la voile, attendoit à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, & détourna la tête, pour que Paul ne la vit pas pleurer.

Madame de la Tour, Marguerite & moi, nous étions assis à quelques pas de-là, sous des bananiers ; & dans le silence de la nuit, nous entendîmes distinctement leur conversation que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit : “ Mademoiselle, vous partez, dit-on, dans trois jours. Vous ne craignez pas de vous exposer aux dangers de la mer . . . de la mer dont vous êtes si effrayée ! ” — “ Il faut, répondit Virginie, que j’obéisse à mes parens, à mon devoir. ” — “ Vous nous quittez, reprit Paul, pour une parente éloignée, que vous n’avez jamais vue ! ” — “ Hélas, dit Virginie, je voulois rester ici toute ma vie ; ma mère ne l’a pas voulu. Mon confesseur m’a dit que la volonté de Dieu étoit que je partisse ; que la vie étoit une épreuve . . . Oh, c’est une épreuve bien dure ! ”

“ Quoi, repartit Paul, tant de raisons vous ont décidée, & aucune ne vous a retenue ! Ah ! il en est encore que vous ne me dites pas. La richesse a de grands attraits. Vous trouverez bientôt, dans un nouveau monde, à qui donner le nom de frère que vous ne me donnez plus. Vous le choisirez ce frère, parmi des gens dignes de vous, par une naissance & une fortune que je ne peux vous offrir. Mais, pour être plus heureuse, où voulez-vous aller ? Dans quelle terre aborderez-vous, qui vous soit plus chère que celle où vous êtes née ? Où formerez vous une société plus aimable que celle qui vous aime ? Comment vivrez-vous sans les caresses de votre mère auxquelles vous êtes si accoutumée ? Que deviendra-t-elle elle-même, déjà sur l’âge, lorsqu’elle ne vous verra





Surgeon inv.

“ plus à ses côtés, à la table, dans la maison, à la pro-
“ menade où elle s'appuyoit sur vous ? Que deviendra
“ la mienne, qui vous chérit autant qu'elle ? Que
“ leur dirai-je à l'une & à l'autre, quand je les verrai
“ pleurer de votre absence ? Cruelle ! je ne vous parle
“ point de moi : mais que deviendrai-je moi-même,
“ quand le matin je ne vous verrai plus avec nous, &
“ que la nuit viendra sans nous réunir ; quand j'apper-
“ cevrai ces deux palmiers plantés à notre naissance &
“ si long-temps témoins de notre amitié mutuelle ?
“ Ah ! puisqu'un nouveau sort te touche, que tu cher-
“ chés d'autres pays que ton pays natal, d'autres biens
“ que ceux de mes travaux ; laisse-moi t'accompagner
“ sur le vaisseau où tu pars. Je te rassurerai dans les
“ tempêtes qui te donnent tant d'effroi sur la terre.
“ Je reposerai ta tête sur mon sein ; je réchaufferai ton
“ cœur contre mon cœur ; & en France, où tu vas
“ chercher de la fortune & de la grandeur, je te servi-
“ rai comme ton esclave. Heureux de ton seul bon-
“ heur, dans ces hôtels où je te verrai servie & adorée,
“ je serai encore assez riche & assez noble pour te
“ faire le plus grand des sacrifices en mourant à tes
“ pieds.”

Les sanglots étouffèrent sa voix, & nous entendîmes aussitôt celle de Virginie qui lui disoit ces mots entre-coupés de soupirs. . . . “ C'est pour toi que je pars, . . .

“ pour toi que j’ai vu chaque jour courbé par le travail pour nourrir deux familles infirmes. Si je me suis prêtée à l’occasion de devenir riche, c’est pour te rendre mille fois le bien que tu nous as fait. Est-il une fortune digne de ton amitié ? Que me dis-tu de ta naissance ? Ah ! s’il m’étoit encore possible de me donner un frère, en choisirois-je un autre que toi ? O Paul ! ô Paul ! tu m’es beaucoup plus cher qu’un frère ! Combien m’en a-t-il coûté pour te repousser loin de moi ! je voulois que tu m’aidasses à me séparer de moi-même, jusqu’à ce que le ciel pût bénir notre union. Maintenant, je reste, je pars, je vis, je meurs ; fais de moi ce que tu veux. Fille sans vertu ! j’ai pu résister à tes caresses, & je ne peux soutenir ta douleur ! ”

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, & la tenant étroitement serrée, il s’écria d’une voix terrible ; “ Je pars avec elle ; rien ne pourra m’en détacher. ” Nous courûmes tous à lui. Madame de la Tour lui dit : “ Mon fils, si vous nous quittez, qu’allons-nous devenir ? ”

Il répéta en tremblant ces mots. “ Mon fils . . . mon fils Vous ma mère, lui dit-il, vous qui séparez le frère d’avec le sœur ! Tous deux, nous avons sucé votre lait ; tous deux, élevés sur vos ge-

“ nous, nous avons appris de vous à nous aimer ; tous
“ deux, nous nous le sommes dit mille fois. Et main-
“ tenant, vous l'éloignez de moi ! Vous l'envoyez en
“ Europe, dans ce pays barbare qui vous a refusé un
“ asyle & chez des parens cruels qui vous ont vous-
“ même abandonnée. Vous me direz : Vous n'avez
“ plus de droits sur elle, elle n'est pas votre sœur. Elle
“ est tout pour moi, ma richesse, ma famille, ma nais-
“ sance, tout mon bien. Je n'en connois plus d'autre.
“ Nous n'avons eu qu'un toit, qu'un berceau ; nous
“ n'aurons qu'un tombeau. Si elle part, il faut que je
“ la suive. Le gouverneur m'en empêchera ? M'em-
“ pêchera-t-il de me jeter à la mer ? Je la suivrai à
“ la nage. La mer ne sauroit m'être plus funeste que
“ la terre. Ne pouvant vivre ici près d'elle, au moins
“ je mourrai sous ses yeux, loin de vous. Mère bar-
“ bare ! femme sans pitié ! Puisse cet océan où vous
“ l'exposez ne jamais vous la rendre ! Puissent ces flots
“ vous rapporter mon corps, & le roulant avec le sien
“ parmi les cailloux de ces rivages, vous donner par la
“ perte de vos deux enfans, un sujet éternel de dou-
“ leur !”

A ces mots, je le saisis dans mes bras ; car le déses-
poir lui ôtoit la raison. Ses yeux étinceloient ; la sueur
couloit à grosses gouttes sur son visage en feu ; ses ge-

noux trembloient ; & je sentoïis, dans sa poitrine brûlante, son cœur battre à coups redoublés.

Virginie effrayée, lui dit : “ Oh, mon ami ! j’atteste les plaisirs de notre premier âge, tes maux, les miens, & tout ce qui doit lier à jamais deux infortunés ; si je reste, de ne vivre que pour toi ; si je pars, de revenir un jour pour être à toi. Je vous prends à témoins, vous tous qui avez élevé mon enfance, qui disposez de ma vie & qui voyez mes larmes. Je le jure par ce ciel qui m’entend, par cette mer que je dois traverser, par l’air que je respire, & que je n’ai jamais souillé du mensonge.”

Comme le soleil fond & précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme, à la voix de l’objet aimé. Sa tête altière étoit baissée, & un torrent de pleurs couloit de ses yeux. Sa mère, mêlant ses larmes aux siennes, le tenoit embrassé sans pouvoir parler. Madame de la Tour, hors d’elle, me dit : “ Je n’y puis tenir. Mon ame est déchirée. Ce malheureux voyage n’aura pas lieu. Mon voisin, tâchez d’emmener mon fils. Il y a huit jours que personne ici n’a dormi.”

Je dis à Paul : “ Mon ami, votre sœur restera. Demain nous en parlerons au gouverneur ; laissez re-

“ poser votre famille, & venez passer cette nuit chez moi. Il est tard ; il est minuit. La croix du Sud est droite sur l’horison.”

Il se laissa emmener sans rien dire, & après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, & s’en retourna à son habitation.

Mais qu’est-il besoin de vous continuer plus longtemps le récit de cette histoire ? Il n’y a jamais qu’un côté agréable à connoître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n’est que d’un jour, & une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière, que l’autre ne soit livrée aux ténèbres.

“ Mon père, lui dis-je, je vous en conjure ; achevez de me raconter ce que vous avez commencé d’une manière si touchante. Les images du bonheur nous plaisent ; mais celles du malheur nous instruisent. Que devint, je vous prie, l’infortuné Paul ?”

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l’habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardoit vers la pleine mer. Il lui cria du plus loin qu’il l’aperçut : “ Où est Virginie ?” Marie tourna la tête vers son jeune maître, & se mit à pleurer.

noux trembloient ; & je sentoïis, dans sa poitrine brûlante, son cœur battre à coups redoublés.

Virginie effrayée, lui dit : “ Oh, mon ami ! j’atteste les plaisirs de notre premier âge, tes maux, les miens, & tout ce qui doit lier à jamais deux infortunés ; si je reste, de ne vivre que pour toi ; si je pars, de revenir un jour pour être à toi. Je vous prends à témoins, vous tous qui avez élevé mon enfance, qui disposez de ma vie & qui voyez mes larmes. Je le jure par ce ciel qui m’entend, par cette mer que je dois traverser, par l’air que je respire, & que je n’ai jamais souillé du mensonge.”

Comme le soleil fond & précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme, à la voix de l’objet aimé. Sa tête altière étoit baissée, & un torrent de pleurs couloit de ses yeux. Sa mère, mêlant ses larmes aux siennes, le tenoit embrassé sans pouvoir parler. Madame de la Tour, hors d’elle, me dit : “ Je n’y puis tenir. Mon ame est déchirée. Ce malheureux voyage n’aura pas lieu. Mon voisin, tâchez d’emmener mon fils. Il y a huit jours que personne ici n’a dormi.”

Je dis à Paul : “ Mon ami, votre sœur restera. Demain nous en parlerons au gouverneur ; laissez re-

“ poser votre famille, & venez passer cette nuit chez moi. Il est tard ; il est minuit. La croix du Sud est droite sur l’horison.”

Il se laissa emmener sans rien dire, & après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, & s’en retourna à son habitation.

Mais qu’est-il besoin de vous continuer plus longtemps le récit de cette histoire ? Il n’y a jamais qu’un côté agréable à connoître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n’est que d’un jour, & une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière, que l’autre ne soit livrée aux ténèbres.

“ Mon père, lui dis-je, je vous en conjure ; achevez de me raconter ce que vous avez commencé d’une manière si touchante. Les images du bonheur nous plaisent ; mais celles du malheur nous instruisent. Que devint, je vous prie, l’infortuné Paul ?”

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l’habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardoit vers la pleine mer. Il lui cria du plus loin qu’il l’aperçut : “ Où est Virginie ?” Marie tourna la tête vers son jeune maître, & se mit à pleurer.

Paul, hors de lui, revint sur ses pas, & courut au port. Il y apprit que Virginie s'étoit embarquée au point du jour, que son vaisseau avoit mis à la voile aussitôt, & qu'on ne le voyoit plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paroisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts qui en divisent la hauteur, sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné & inaccessible, qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée & si escarpée qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages, que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui, y entretiennent plusieurs ruisseaux qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée, située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu, on voit une grande partie de l'isle avec ses mornes surmontés de leurs pitons ; entr'autres Piterboth & les Trois Mamelles avec leurs vallons remplis de forêts ; puis la pleine mer, & l'Isle Bourbon qui est à quarante lieues de là vers l'Occident. Ce fut de cette élévation que Paul apperçut le vaisseau qui emmenoit Virginie. Il le vit à plus de dix lieues, au large, comme un point noir au milieu du vaste océan. Il resta une

partie du jour tout occupé à le considérer ; il étoit déjà disparu, qu'il croyoit le voir encore ; & quand il fut perdu dans la vapeur de l'horison, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents qui y agitent sans cesse les sommets des palmistes & des tatamaques. Leur murmure sourd & mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, & inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher & les yeux fixés vers la terre. Je marchois après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre, & à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation, & son premier mouvement, en revoyant Madame de la Tour, fut de se plaindre amèrement, qu'elle l'avoit trompé. Madame de la Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major & du missionnaire, étoit venu chercher Virginie en palanquin ; & que malgré ses propres raisons, ses larmes & celles de Marguerite, tout le monde criant que c'étoit pour leur bien à tous, ils avoient emmené sa fille à demi-mourante. “ Au moins, répondit Paul, si “ je lui avois fait mes adieux, je serois tranquille à présent. Je lui aurois dit : Virginie, si pendant le “ temps que nous avons vécu ensemble, il m'est échappé “ quelque parole qui vous ait offensée, avant de me “ quitter pour jamais, dites-moi que vous me le par-

“ donnez. Je lui aurois dit : Puisque je ne suis plus
“ destiné à vous revoir, adieu, ma chère Virginie !
“ adieu ! Vivez loin de moi, contente & heureuse !”
Et comme il vit que sa mère & Madame de la Tour
pleuroient : “ Cherchez maintenant, leur dit-il, quel-
“ qu'autre que moi qui essuie vos larmes !” Puis il s'é-
loigna d'elles en gémissant, & se mit à errer çà & là
dans l'habitation. Il en parcouroit tous les endroits qui
avoient été les plus chers à Virginie. Il disoit à ses
chèvres & à leurs petits chevreaux, qui le suivoient en
bêlant : “ Que me demandez-vous ? vous ne reverrez
“ plus avec moi celle qui vous donnoit à manger dans
“ sa main.” Il fut au Repos de Virginie, & à la vue
des oiseaux qui voltigeoient autour, il s'écria : “ Pau-
“ vres oiseaux ! vous n'irez plus au devant de celle qui
“ étoit votre bonne nourrice.” En voyant Fidèle qui
flairoit çà & là, & marchoit devant lui en quête, il
soupira & lui dit : “ Oh ! tu ne la trouveras plus ja-
“ mais.” Enfin, il fut s'asseoir sur le rocher où il lui
avoit parlé la veille ; & à l'aspect de la mer où il avoit
vu disparaître le vaisseau qui l'avoit emmenée, il pleu-
ra abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quel-
que suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère
& Madame de la Tour le prioient, par les termes les plus
tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son dé-

sespoir. Enfin, celle-ci parvint à le calmer en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appelloit son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinoit sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, & à y prendre quelque peu de nourriture. Il s'y mit à table avec nous, auprès de la place où se mettoit la compagne de son enfance, & comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressoit la parole, & lui présentoit les mets qu'il savoit lui être les plus agréables ; mais dès qu'il s'apercevoit de son erreur, il se mettoit à pleurer. Les jours suivans, il recueillit tout ce qui avoit été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avoit portés, une tasse de coco où elle avoit coutume de boire ; & comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisoit & les mettoit dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin voyant que ses regrets augmentoient ceux de sa mère & de Madame de la Tour, & que les besoins de la famille demandoient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt, ce jeune homme, indifférent comme un Créole pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire & à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'ins-

truire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarqueroit, & dans l'histoire, pour connoître les mœurs de la société où elle alloit vivre. Ainsi, il s'étoit perfectionné dans l'agriculture, & dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute, c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente & inquiète, que les hommes doivent la plûpart des sciences & des arts, & c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, & l'instigateur de nos lumières & de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, & sur-tout l'histoire moderne, ne l'intéressa guère davantage. Il n'y voyoit que des malheurs généraux & périodiques, dont il n'appercevoit pas les causes ; des guerres sans sujet & sans objets ; des intrigues obscures ; des nations sans caractères, & des princes sans humanité. Il préféroit à cette lecture celle des romans, qui s'occupant davantage des sentimens & des intérêts des hommes, lui offroient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux

de la vie champêtre & des passions naturelles au cœur humain. Il en lisoit à sa mère & à Madame de la Tour, les endroits qui l'affectoient davantage : alors ému par de touchans ressouvenirs, sa voix s'étouffoit, & les larmes coulaient de ses yeux. Il lui sembloit trouver dans Virginie la dignité & la sagesse d'Antiope, avec les malheurs & la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs & de maximes licencieuses ; & quand il sut que ces romans renfermoient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vint à s'y corrompre & à l'oublier.

En effet, plus d'un an & demi s'étoit écoulé sans que Madame de la Tour eût des nouvelles de sa tante & de sa fille : seulement elle avoit appris, par une voie étrangère, que celle-ci étoit arrivée heureusement en France. Enfin, elle reçut par un vaisseau qui alloit aux Indes, un paquet & une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable & indulgente fille, elle jugea qu'elle étoit fort malheureuse. Cette lettre peignoit si bien sa situation & son caractère, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

“ Très-chère & bien-aimée Maman,

“ Je vous ai déjà écrit plusieurs lettres, de mon écriture ; & comme je n'en ai pas eu de réponse, j'ai lieu

“ de craindre qu’elles ne vous soient point parvenues.
“ J’espère mieux de celle-ci, par les précautions que j’ai
“ prises pour vous donner de mes nouvelles, & pour rece-
“ voir des vôtres.

“ J’ai versé bien des larmes depuis notre séparation,
“ moi qui n’avois presque jamais pleuré que sur les
“ maux d’autrui ! Ma grand’tante fut bien surprise à
“ mon arrivée, lorsque m’ayant questionnée sur mes ta-
“ lens, je lui dis que je ne savois ni lire ni écrire. Elle me
“ demanda qu’est-ce que j’avois donc appris depuis que
“ j’étois au monde ; & quand je lui eus répondu que
“ c’étoit à avoir soin du ménage & à faire votre volonté,
“ elle me dit que j’avois reçu l’éducation d’une servante.
“ Elle me mit, dès le lendemain, en pension dans une
“ grande abbaye auprès de Paris, où j’ai des maîtres de
“ toute espèce : ils m’enseignent entre autres choses
“ l’histoire, la géographie, la grammaire, les mathé-
“ matiques & à monter à cheval ; mais j’ai de si foibles
“ dispositions pour toutes ces sciences, que je ne profite-
“ rai pas beaucoup avec ces messieurs. Je sens que je
“ suis une pauvre créature qui a peu d’esprit, comme
“ ils le font entendre. Cependant, les bontés de ma
“ tante ne se refroidissent point. Elle me donne des
“ robes nouvelles à chaque saison. Elle a mis auprès
“ de moi deux femmes-de-chambre, qui sont aussi bien
“ parées que de grandes dames. Elle m’a fait prendre

“ le titre de Comtesse; mais elle m’a fait quitter mon
“ nom de *la Tour*, qui m’étoit aussi cher qu’à vous-même,
“ par tout ce que vous m’avez raconté des peines que
“ mon père avoit souffertes pour vous épouser. Elle
“ a remplacé votre nom de femme par celui de votre
“ famille, qui m’est encore cher cependant, parce qu’il
“ a été votre nom de fille. Me voyant dans une situa-
“ tion aussi brillante, je l’ai suppliée de vous envoyer
“ quelques secours. Comment vous rendre sa réponse?
“ mais vous m’avez recommandé de vous dire toujours
“ la vérité. Elle m’a donc répondu, que peu ne vous
“ serviroit à rien, & que dans la vie simple que vous
“ menez, beaucoup vous embarrasseroit. J’ai cherché
“ d’abord à vous donner de mes nouvelles par une main
“ étrangère, au défaut de la mienne. Mais n’ayant, à
“ mon arrivée ici, personne en qui je pusse prendre
“ confiance, je me suis appliquée nuit & jour à ap-
“ prendre à lire & à écrire; Dieu m’a fait la grace d’en
“ venir à bout en peu de temps. J’ai chargé de l’envoi
“ de mes premières lettres les dames qui sont auprès de
“ moi; mais j’ai lieu de croire qu’elles les ont remises
“ à ma grand’tante. Cette fois, j’ai eu recours à une
“ pensionnaire de mes amies, & c’est sous son adresse,
“ ci-jointe, que je vous prie de me faire passer vos ré-
“ ponses. Ma grand’tante m’a interdit toute corres-
“ pondance au dehors, qui pourroit, selon elle, mettre
“ obstacle aux grandes vues qu’elle a sur moi. Il n’y a

“ qu'elle qui puisse me voir à la grille, ainsi qu'un vieux
“ seigneur de ses amis, qui a, dit-elle, beaucoup de
“ goût pour ma personne. Pour dire la vérité, je n'en
“ ai point du tout pour lui, quand même j'en pourrais
“ prendre pour quelqu'un.

“ Je vis au milieu de l'éclat de la fortune, & je ne
“ peux disposer d'un sou. On dit que si j'avois de
“ l'argent, cela tireroit à conséquence. Mes robes
“ mêmes appartiennent à mes femmes-de-chambre, qui
“ se les disputent avant que je les aie quittées. Au
“ sein des richesses, je suis bien plus pauvre que je ne
“ l'étois auprès de vous ; car je n'ai rien à donner. Lors-
“ que j'ai vu que les grands talens que l'on m'enseignoit
“ ne me procuroient pas la facilité de faire le plus petit
“ bien, j'ai eu recours à mon aiguille, dont heureuse-
“ ment vous m'avez appris à faire usage. Je vous en-
“ voie donc plusieurs paires de bas de ma façon, pour
“ vous & maman Marguerite, un bonnet pour Do-
“ mingue & un de mes mouchoirs rouges pour Marie
“ je joins à ce paquet, des pepins & des noyaux des
“ fruits de mes collations, avec des graines de toutes
“ sortes d'arbres, que j'ai cueillies à mes heures de
“ récréation dans le parc de l'abbaye. J'y ai ajouté aussi
“ des semences de violettes, de marguerites, de bassi-
“ nets, de coquelicots, de bluets, de scabieuses, que
“ j'ai ramassées dans les champs. Il y a dans les prai-

“ riez de ce pays, de plus belles fleurs que dans les
“ nôtres ; mais personne ne s'en soucie. Je suis sûre
“ que vous & maman Marguerite serez plus contentes
“ de ce sac de graines que du sac de piastres qui a été
“ la cause de notre séparation & de mes larmes. Ce
“ sera une grande joie pour moi, si vous avez un jour la
“ satisfaction de voir des pommiers croître auprès de
“ nos bananiers, & des hêtres mêler leurs feuillages à
“ celui de nos cocotiers. Vous vous croirez dans la Nor-
“ mandie que vous aimez tant.

“ Vous m'avez enjoint de vous mander mes joies &
“ mes peines ; je n'ai plus de joie loin de vous : pour
“ mes peines, je les adoucis en pensant que je suis dans
“ une poste où vous m'avez mise par la volonté de Dieu.
“ Mais le plus grand chagrin que j'y éprouve, est que
“ personne ne me parle ici de vous, & que je n'en puis
“ parler à personne. Mes femmes-de-chambre, ou plu-
“ tôt celles de ma grand'tante, car elles sont plus à
“ elle qu'à moi, me disent, lorsque je cherche à amener
“ la conversation sur des objets qui me sont si chers :
“ Mademoiselle, souvenez-vous que vous êtes Françoise,
“ & que vous devez oublier le pays des sauvages. Ah !
“ je m'oublierois plutôt moi-même que d'oublier le
“ lieu où je suis née & où vous vivez ! C'est ce pays-
“ ci qui est pour moi un pays de sauvages ; car
“ j'y vis seule, n'ayant personne à qui je puisse faire

“ part de l'amour que vous portera jusqu'au tom-
“ beau,

“ Très-chère & bien-aimée Maman,

“ Votre obéissante & tendre fille,

“ VIRGINIE DE LA TOUR.”

“ Je recommande à vos bontés Marie & Domingue
“ qui ont pris tant de soin de mon enfance : cares-
“ sez pour moi Fidèle qui m'a retrouvée dans les
“ bois.”

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parloit pas du tout de lui, elle qui n'avoit pas oublié dans ses ressouvenirs le chien même de la maison ; mais il ne savoit pas que, quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin.

Dans un *post-scriptum*, Virginie recommandoit particulièrement à Paul deux espèces de graines, celles de violette & de scabieuse. Elle lui donnoit quelques instructions sur les caractères de ces plantes, & sur les lieux les plus propres à les semer. “ La violette,” lui mandoit-elle, “ produit une petite fleur d'un violet foncé, “ qui aime à se cacher sous des buissons ; mais son char-
“ mant parfum l'y fait bientôt découvrir.” Elle lui

enjoignoit de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son cocotier. “ La scabieuse,” ajoutoit-elle, “ donne
“ une jolie fleur d’un bleu mourant, & à fond noir piqué
“ de blanc. On la croiroit en deuil. On l’appelle aussi,
“ pour cette raison, fleur de veuve. Elle se plaît dans
“ les lieux âpres & battus des vents.” Elle le prioit de
la semer sur le rocher où elle lui avoit parlé la nuit, la
dernière fois, & de donner à ce rocher, pour l’amour
d’elle, le nom du *Rocher des Adieux*.

Elle avoit renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu étoit fort simple, mais qui parut sans prix à Paul, lorsqu’il y apperçut un P & un V entrelacés, & formés de cheveux qu’il reconnut à leur beauté pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible & vertueuse demoiselle, fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l’assurant qu’ils avoient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur, depuis son départ, & que pour elle en particulier, elle en étoit inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l’assuroit qu’il alloit rendre le jardin digne d’elle, & y mêler des plantes de l’Europe à celles de l’Afrique, ainsi qu’elle avoit entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyoit

des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignoit, ajoutoit-il, aucune autre semence de l'isle, afin que le désir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la supplioit de se rendre au plutôt aux vœux ardens de leur famille, & aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvoit désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines Européennes, & sur-tout celles de violettes & de scabièuses, dont les fleurs sembloient avoir quelque analogie avec le caractère & la situation de Virginie, qui les lui avoit si particulièrement recommandées ; mais soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre qui ne put venir à sa perfection.

Cependant, l'envie qui va même au devant du bonheur des hommes, sur-tout dans les colonies Françaises, répandit dans l'isle, des bruits qui donnoient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avoient apporté la lettre de Virginie, assuroient qu'elle étoit sur le point de se marier ; ils nommoient le seigneur de la cour qui devoit l'épouser ; quelques-uns même disoient que la chose étoit faite, & qu'ils en avoient été

témoins. D'abord, Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en repand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais comme plusieurs habitans de l'isle, par une pitié perfide, s'empressoient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avoit lus, il voyoit la trahison traitée de plaisanterie, & comme il savoit que ces livres renfermoient des peintures assez fidèles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de Madame de la Tour, ne vînt à s'y corrompre, & à oublier ses anciens engagemens. Ses lumières le rendoient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arrivèrent ici depuis, dans l'espace d'un an, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venoit me voir souvent pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes, par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue & demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la Montagne Longue. C'est là que je passe ma vie seul, sans femme, sans enfans & sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes, cherche la solitude. Il est même très-remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernemens, ont produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la solitude & au célibat. Tels ont été les Egyptiens dans leur décadence, les Grecs du Bas-Empire ; & tels sont de nos jours les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, & la plupart des peuples Orientaux & Méridionaux de l'Europe. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés divisées par tant de préjugés, l'ame est dans une agitation continuelle : elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes & contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse & misérable cherchent à se subjuguer les uns les autres. Mais dans la solitude, elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent : elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature & de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, &, redevenue transparente, réfléchit avec ses propres rivages, la verdure de la terre & la

lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'ame. C'est dans la classe des solitaires, que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie; tels sont les Brames de l'Inde. Enfin, je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paroît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sorte bien rarement, & où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul; il est lié avec tout le genre humain par ses besoins; il doit donc ses travaux aux hommes; il se doit aussi au reste de la nature. Mais comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux élémens du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu servir, & qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe & quelques cantons de l'Amérique & de l'Afrique, je me suis fixé dans cette isle peu habitée, séduit par sa douce température & par

ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins & à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celles de quelques bons livres qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté; ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitans si misérables, & par la comparaison que je fais de leur sort au mien, il me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, & que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant sur le bord d'un torrent tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, & il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût éniyré de ses propres mi-

sères. Ils m'écoutoient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderois à acquérir de la gloire ou de la fortune ; mais voyant que je ne voulois leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvoient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur ; ils blâmoient ma vie solitaire ; ils prétendoient qu'eux seuls étoient utiles aux hommes, & ils s'efforçoient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix ; les protections, la fortune, la réputation, les voluptés, & les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vu se disputer avec fureur ses chimères, & qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit, & disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps vers l'océan de l'avenir qui n'a plus de rivages ; & par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, & j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'apperçoive pas de mon hermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y

trouve des dispositions intéressantes, sur-tout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au dehors. La rivière qui coule devant ma porte, passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toute sorte de feuillages; il y a des tatakas, des bois d'ébène, & de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olive & bois de cannelle: des bosquets de palmistes élèvent çà & là leurs colonnes nues & longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, & paroissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, & qui s'enlaçant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, & leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtements mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au-delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette isle, & opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, & les pigeons

bleus appellés ici, pigeons Hollandois. Les singes, habitans domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris & verdâtre & leur face toute noire ; quelques-uns s'y suspendent par la queue & se balancent en l'air ; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfans de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillemens & des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres Australes, que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà & là, dans ses eaux limpides, leurs masses vénérables de verdure & d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitans : à mille pas de là, elle se précipite de différens étages de rocher, & forme à sa chute une nappe d'eau unie, comme le crystal, qui se brise en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses ; &, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à la fois, & assourdissent comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure & une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette isle, sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de là, est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, & qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur & de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, Madame de la Tour, Marguerite, Virginie, Paul & moi. Comme Virginie dirigeoit toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes, elle ne mangeoit pas un fruit à la campagne qu'elle n'en mit en terre les noyaux ou les pepins. " Il " en viendra, disoit-elle, des arbres qui donneront leurs " fruits à quelque voyageur, ou au moins à un oiseau." Un jour donc qu'elle avoit mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après, il y crût plusieurs papayers, parmi lesquels il y en avoit un femelle, c'est-à-dire, qui porte des fruits. Cet arbre n'étoit pas si haut que le genou de Virginie à son départ; mais comme il croît vite, trois ans après il avoit vingt pieds de hauteur, & son tronc étoit entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avoit vu planter par son amie, & en même temps il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas appercevoir de la rapidité de notre vie : ils vieillissent

avec nous d'une vieillesse insensible ; mais ce sont ceux que nous revoyons tout-à-coup après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris & aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, & d'y voir leurs enfans, qu'il avoit laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes pères de famille. Tantôt il vouloit l'abattre, parce qu'il lui rendoit trop sensible la longueur du temps qui s'étoit écoulé depuis le départ de Virginie ; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisoit son tronc & lui adressoit des paroles pleines d'amour & de regrets. O arbre dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt & de vénération que les arcs de triomphe des Romains ! Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monumens de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune & pauvre fille !

C'étoit donc au pied de ce papayer que j'étois sûr de rencontrer Paul, quand il venoit dans mon quartier. Un jour, je l'y trouvai accablé de mélancolie ; & j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge & à mes dernières

amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme, & il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs, par le sens de ses questions & de mes réponses.

Il me dit :

“ Je suis bien chagrin. Mademoiselle de la Tour est
“ partie depuis deux ans & deux mois ; & depuis huit
“ mois & demi, elle ne nous a pas donné de ses nouvelles.
“ Elle est riche ; je suis pauvre : elle m'a oublié. J'ai
“ envie de m'embarquer ; j'irai en France, j'y servirai
“ le roi ; j'y ferai fortune, & la grand'tante de Made-
“ moiselle de la Tour me donnera sa petite nièce en
“ mariage, quand je serai devenu un grand seigneur.”

LE VIEILLARD.

“ Oh mon ami ! ne m'avez vous pas dit que vous n'aviez pas de naissance ?

P A U L.

“ Ma mère me l'a dit, car pour moi, je ne sais ce que c'est que la naissance. Je ne me suis jamais aperçu que j'en eusse moins qu'un autre, ni que les autres en eussent plus que moi.

LE VIEILLARD.

“ Le défaut de naissance vous ferme en France le chemin aux grands emplois. Il y a plus, vous ne pouvez même être admis dans aucun corps distingué.

P A U L.

“ Vous m’avez dit plusieurs fois qu’une des causes de la grandeur de la France, étoit que le moindre sujet pouvoit y parvenir à tout, & vous m’avez cité beaucoup d’hommes célèbres qui, sortis de petits états, avoient fait honneur à leur patrie. Vous vouliez donc tromper mon courage ?

LE VIEILLARD.

“ Mon fils, jamais je ne l’abattraï. Je vous ai dit la vérité sur les temps passés ; mais les choses sont bien changées à présent : tout est devenu vénal en France, tout y est aujourd’hui le patrimoine d’un petit nombre de familles, ou le partage des corps. Le roi est un soleil que les grands & les corps environnent comme des nuages ; il est presque impossible qu’un de ses rayons tombe sur vous. Autrefois, dans une administration moins compliquée, on a vu ces phénomènes. Alors les talens & le mérite se sont développés de toutes parts, comme des terres nouvelles qui, venant à être défrichées, produisent avec tout leur suc. Mais les

grands rois, qui savent connoître les hommes & les choisir, sont rares. Le vulgaire des rois ne se laisse aller qu'aux impulsions des grands & des corps qui les environnent.

P A U L.

“Mais je trouverai peut-être un de ces grands qui me protégera.

LE VIEILLARD.

“Pour être protégé des grands, il faut servir leur ambition ou leurs plaisirs. Vous n'y réussirez jamais, car vous êtes sans naissance, & vous avez de la probité.

P A U L.

“Mais je ferai des actions si courageuses; je serai si fidèle à ma parole, si exact dans mes devoirs, si zélé & si constant dans mon amitié, que je mériterai d'être adopté par quelqu'un d'eux, comme j'ai vu que cela se pratiquoit dans les histoires anciennes que vous m'avez fait lire.”

LE VIEILLARD.

“Oh mon ami ! chez les Grecs & chez les Romains, même dans leur décadence, les grands avoient du respect pour la vertu ; mais nous avons eu une foule d'hom-

mes célèbres en tout genre, sortis des classes du peuple, & je n'en sache pas un seul qui ait été adopté par une grande maison. La vertu, sans nos rois, seroit condamnée en France à être éternellement plébéyenne. Comme je vous l'ai dit, ils la mettent quelquefois en honneur lorsqu'ils l'apperçoivent ; mais aujourd'hui, les distinctions qui lui étoient réservées ne s'accordent plus que pour de l'argent.

PAUL.

“ Au défaut d'un grand, je chercherai à plaire à un corps. J'épouserai entièrement son esprit & ses opinions ; je m'en ferai aimer.

LE VIEILLARD.

“ Vous ferez donc comme les autres hommes ; vous renoncerez à votre conscience pour parvenir à la fortune ?

PAUL.

“ Oh non ! Je ne chercherai jamais que la vérité.

LE VIEILLARD.

“ Au lieu de vous faire aimer, vous pourriez bien vous faire haïr. D'ailleurs, les corps s'intéressent fort peu à

la découverte de la vérité. Toute opinion est indifférente aux ambitieux, pourvu qu'ils gouvernent.

P A U L.

“ Que je suis infortuné ! tout me repousse. Je suis condamné à passer ma vie dans un travail obscur, loin de Virginie ! ”—Et il soupira profondément.

LE VIEILLARD.

“ Que Dieu soit votre unique patron, & le genre humain, votre corps. Soyez constamment attaché à l'un & à l'autre. Les familles, les corps, les peuples, les rois ont leurs préjugés & leurs passions ; il faut souvent les servir par des vices. Dieu & le genre humain ne nous demandent que des vertus.

“ Mais pourquoi voulez-vous être distingué du reste des hommes ? C'est un sentiment qui n'est pas naturel, puisque si chacun l'avoit, chacun seroit en état de guerre avec son voisin. Contentez-vous de remplir votre devoir dans l'état où la Providence vous a mis ; bénissez votre sort, qui vous permet d'avoir une conscience à vous & qui ne vous oblige pas, comme les grands, de mettre votre bonheur dans l'opinion des petits, & comme les petits, de ramper sous les grands pour avoir de

quoi vivre. Vous êtes dans un pays & dans une condition où, pour subsister, vous n'avez besoin ni de tromper, ni de flatter, ni de vous avilir, comme font la plupart de ceux qui cherchent la fortune en Europe ; où votre état ne vous interdit aucune vertu ; où vous pouvez être impunément bon, vrai, sincère, instruit, patient, tempérant, chaste, indulgent, pieux, sans qu'aucun ridicule vienne flétrir votre sagesse, qui n'est encore qu'en fleur. Le ciel vous a donné de la liberté, de la santé, une bonne conscience & des amis : les rois dont vous ambitionnez la faveur, ne sont pas si heureux.

P A U L.

“ Ah ! il me manque Virginie ! Sans elle, je n'ai rien ; avec elle, j'aurais tout. Elle seule est ma naissance, ma gloire & ma fortune. Mais puisqu'enfin sa parente veut lui donner pour mari un homme d'un grand nom, avec de l'étude & des livres on devient savant & célèbre ; je m'en vais étudier. J'acquerrai de la science. Je servirai utilement ma patrie, par mes lumières, sans nuire à personne, & sans en dépendre ; je deviendrai fameux, & ma gloire n'appartiendra qu'à moi.

LE VIEILLARD.

“ Mon fils ! les talens sont encore plus rares que la naissance & que les richesses ; & sans doute, ils sont

de plus grands biens, puisque rien ne peut les ôter, & que par-tout ils nous concilient l'estime publique. Mais ils coûtent cher. On ne les acquiert que par des privations en tout genre, par une sensibilité exquise qui nous rend malheureux au dedans & au dehors, par les persécutions de nos contemporains. L'homme de robe n'envie point, en France, la gloire du militaire, ni le militaire celle de l'homme de mer ; mais tout le monde y traversera votre chemin, parce que tout le monde s'y pique d'avoir de l'esprit. Vous servirez les hommes, dites-vous ? Mais celui qui fait produire à un terrain une gerbe de bled de plus, leur rend un plus grand service que celui qui leur donne un livre.

P A U L.

“ Oh ! celle qui a planté ce papayer, a fait aux habitants de ces forêts un présent plus utile & plus doux, que si elle leur avoit donné une bibliothèque. ” — Et en même temps, il saisit cet arbre dans ses bras, & le baisa avec transport.

LE VIEILLARD.

“ Le meilleur des livres, qui ne prêche que l'égalité, l'amitié, l'humanité & la concorde, l'Evangile, a servi pendant des siècles de prétexte aux fureurs des Euro-

péens. Combien de tyrannies publiques & particuliers s'exercent encore en son nom sur la terre ! Après cela, qui se flattera d'être utile aux hommes par un livre ? Rappeliez-vous quel a été le sort de la plupart des philosophes qui leur ont prêché la sagesse. Homère, qui l'a revêtue de vers si beaux, demandait l'aumône pendant sa vie. Socrate, qui en donna aux Athéniens de si aimables leçons, par ses discours & par ses mœurs, fut empoisonné juridiquement par eux. Son sublime disciple Platon, fut livré à l'esclavage par l'ordre du prince même qui le protégeoit ; & avant eux, Pythagore, qui étendoit l'humanité jusqu'aux animaux, fut brûlé vif par les Crotoniates. Que dis-je ? La plupart même de ces noms illustres sont venus à nous, défigurés par quelques traits de satire qui les caractérisent, l'ingratitude humaine se plaisant à les reconnoître là ; & si dans la foule, la gloire de quelques-uns est venue nette & pure jusqu'à nous, c'est que ceux qui les ont portés ont vécu loin de la société de leurs contemporains : semblables à ces statues qu'on tire entières des champs de la Grèce & de l'Italie, & qui pour avoir été ensevelies dans le sein de la terre, ont échappé à la fureur des barbares.

“ Vous voyez donc que pour acquérir la gloire orageuse des lettres, il faut bien de la vertu, & être prêt à sacrifier sa propre vie. D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire intéresse en France les gens riches ? Ils se

soucient bien des gens de lettres, auxquels la science ne rapporte ni dignité dans la patrie, ni gouvernement, ni entrée à la cour. On persécute peu dans ce siècle indifférent à tout, hors à la fortune & aux voluptés ; mais les lumières & la vertu n'y mènent à rien de distingué, parce que tout est dans l'Etat le prix de l'argent. Autrefois, elles trouvoient des récompenses assurées dans les différentes places de l'église, de la magistrature & de l'administration : aujourd'hui, elles ne servent qu'à faire des livres. Mais ce fruit, peu prisé des gens du monde, est toujours digne de son origine céleste. C'est à ces mêmes livres qu'il est réservé particulièrement de donner de l'éclat à la vertu obscure, de consoler les malheureux, d'éclairer les nations & de dire la vérité même aux rois. C'est sans contredit la fonction la plus auguste dont le ciel puisse honorer un mortel sur la terre. Quel est l'homme qui ne se console de l'injustice ou du mépris de ceux qui disposent de la fortune, lorsqu'il pense que son ouvrage ira de siècle en siècle & de nations en nations, servir de barrière à l'erreur & aux tyrans ; & que du sein de l'obscurité où il a vécu, il jaillira une gloire qui effacera celle de la plupart des rois, dont les monumens périssent dans l'oubli, malgré les flatteurs qui les élèvent & qui les vantent ?

P A U L.

“ Ah ! je ne voudrois cette gloire que pour la répandre sur Virginie, & la rendre chère à l'univers. Mais

vous qui avez tant de connoissances, dites-moi si nous nous marierons ? Je voudrois être savant, au moins pour connoître l'avenir.

LE VIEILLARD.

“ Qui voudroit vivre, mon fils, s'il connoissoit l'avenir ? Un seul malheur prévu nous donne tant de vaines inquiétudes ! la vûe d'un malheur certain empoisonneroit tous les jours qui le précéderaient. Il ne faut pas même trop approfondir ce qui nous environne ; & le ciel qui nous donna la réflexion pour prévoir nos besoins, nous a donné les besoins pour mettre des bornes à notre réflexion.

PAUL.

“ Avec de l'argent, dites-vous, on acquiert en Europe des dignités & des honneurs. J'irai m'enrichir au Bengale pour aller épouser Virginie à Paris. Je vais m'embarquer.

LE VIEILLARD.

“ Quoi ! vous quitteriez sa mère & la vôtre ?

PAUL.

“ Vous m'avez vous-même donné le conseil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD.

“ Virginie étoit alors ici. Mais vous êtes maintenant l'unique soutien de votre mère & de la sienne.

P A U L.

“ Virginie leur fera du bien par sa riche parente.

LE VIEILLARD.

“ Les riches n'en font guère qu'à ceux qui leur font honneur dans le monde. Ils ont des parens bien plus à plaindre que Madame de la Tour, qui, faute d'être secourus par eux, sacrifient leur liberté pour avoir du pain, & passent leur vie, renfermés dans des couvens.

P A U L.

“ Quel pays que l'Europe ! Oh ! il faut que Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle besoin d'avoir une parente riche ? Elle étoit si contente sous ces cabanes, si jolie & si bien parée avec un mouchoir rouge ou des fleurs autour de sa tête ! Reviens, Virginie ! Quitte tes hôtels & tes grandeurs. Reviens dans ces rochers, à l'ombre de ces bois & de nos cocotiers. Hélas ! tu es peut-être maintenant malheureuse.”—(Et il se mettoit à pleurer.)
“ Mon père, ne me cachez rien : si vous ne pouvez me

dire si j'épouserai Virginie, au moins apprenez-moi si elle m'aime encore, au milieu de ces grands seigneurs qui parlent au roi, & qui la vont voir ?

LE VIEILLARD.

“ Oh ! mon ami, je suis sûr qu'elle vous aime, par plusieurs raisons ; mais sur-tout, parce qu'elle a de la vertu.”— A ces mots, il me sauta au cou, transporté de joie.

PAUL.

“ Mais, croyez-vous les femmes d'Europe fausses comme on les représente dans les comédies, & dans les livres que vous m'avez prêtés ?

LE VIEILLARD.

“ Les femmes sont fausses dans les pays où les hommes sont tyrans. Par-tout la violence produit la ruse.

PAUL.

“ Comment peut-on être tyran des femmes ?

LE VIEILLARD.

“ En les mariant sans les consulter ; une jeune fille avec un vieillard, une femme sensible avec un homme indifférent.

LE VIEILLARD.

“ Virginie étoit alors ici. Mais vous êtes maintenant l'unique soutien de votre mère & de la sienne.

P A U L.

“ Virginie leur fera du bien par sa riche parente.

LE VIEILLARD.

“ Les riches n'en font guère qu'à ceux qui leur font honneur dans le monde. Ils ont des parens bien plus à plaindre que Madame de la Tour, qui, faute d'être secourus par eux, sacrifient leur liberté pour avoir du pain, & passent leur vie, renfermés dans des couvens.

P A U L.

“ Quel pays que l'Europe ! Oh ! il faut que Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle besoin d'avoir une parente riche ? Elle étoit si contente sous ces cabanes, si jolie & si bien parée avec un mouchoir rouge ou des fleurs autour de sa tête ! Reviens, Virginie ! Quitte tes hôtels & tes grandeurs. Reviens dans ces rochers, à l'ombre de ces bois & de nos cocotiers. Hélas ! tu es peut-être maintenant malheureuse.” — (Et il se mettoit à pleurer.)
“ Mon père, ne me cachez rien : si vous ne pouvez me

dire si j'épouserai Virginie, au moins apprenez-moi si elle m'aime encore, au milieu de ces grands seigneurs qui parlent au roi, & qui la vont voir ?

LE VIEILLARD.

“ Oh ! mon ami, je suis sûr qu'elle vous aime, par plusieurs raisons ; mais sur-tout, parce qu'elle a de la vertu.”— A ces mots, il me sauta au cou, transporté de joie.

PAUL.

“ Mais, croyez-vous les femmes d'Europe fausses comme on les représente dans les comédies, & dans les livres que vous m'avez prêtés ?

LE VIEILLARD.

“ Les femmes sont fausses dans les pays où les hommes sont tyrans. Par-tout la violence produit la ruse.

PAUL.

“ Comment peut-on être tyran des femmes ?

LE VIEILLARD.

“ En les mariant sans les consulter ; une jeune fille avec un vieillard, une femme sensible avec un homme indifférent.

P A U L.

“ Pourquoi ne pas marier ensemble ceux qui se conviennent ; les jeunes avec les jeunes, les amans avec les amantes ?

LE VIEILLARD.

“ C'est que la plupart des jeunes gens en France n'ont pas assez de fortune pour se marier, & qu'ils n'en acquièrent qu'en devenant vieux. Jeunes, ils corrompent les femmes de leurs voisins ; vieux, ils ne peuvent fixer l'affection de leurs femmes. Ils ont trompé, étant jeunes ; on les trompe à leur tour, étant vieux. C'est une des réactions de la justice universelle qui gouverne le monde. Un excès y balance toujours un autre excès. Ainsi la plupart des Européens passent leur vie dans ce double désordre, & ce désordre augmente dans une société, à mesure que les richesses s'y accumulent sur un moindre nombre de têtes. L'état est semblable à un jardin, où les petits arbres ne peuvent venir s'il y en a de trop grands qui les ombragent ; mais il y a cette différence, que la beauté d'un jardin peut résulter d'un petit nombre de grands arbres, & que la prospérité d'un état dépend toujours de la multitude & de l'égalité des sujets, & non pas d'un petit nombre de riches.

PAUL.

“ Mais, qu'est-il besoin d'être riche pour se marier ?

LE VIEILLARD.

“ Afin de passer ses jours dans l'abondance, sans rien faire.

PAUL.

“ Et pourquoi ne pas travailler ? Je travaille bien, moi.

LE VIEILLARD.

“ C'est qu'en Europe le travail des mains déshonore. On l'appelle travail mécanique. Celui même de labourer la terre y est le plus méprisé de tous. Un artisan y est bien plus estimé qu'un paysan.

PAUL.

“ Quoi ! l'art qui nourrit les hommes est méprisé en Europe ! Je ne vous comprends pas.

LE VIEILLARD.

“ Oh ! il n'est pas possible à un homme élevé dans la nature, de comprendre les dépravations de la société.

On se fait une idée précise de l'ordre, mais non pas du désordre. La beauté, la vertu, le bonheur ont des proportions ; la laideur, le vice & le malheur n'en ont point.

P A U L.

“ Les gens riches sont donc bien heureux ! Ils ne trouvent d'obstacles à rien ; ils peuvent combler de plaisirs les objets qu'ils aiment.

LE VIEILLARD.

“ Ils sont la plupart usés sur tous les plaisirs, par cela même qu'ils ne leur coûtent aucunes peines. N'avez-vous pas éprouvé que le plaisir du repos s'achète par la fatigue ; celui de manger, par la faim ; celui de boire, par la soif ? Hé bien ! celui d'aimer & d'être aimé, ne s'acquiert que par une multitude de privations & de sacrifices. Les richesses ôtent aux riches tous ces plaisirs-là, en prévenant leurs besoins. Joignez à l'ennui qui suit leur satiété, l'orgueil qui naît de leur opulence, & que la moindre privation blesse lors même que les plus grandes jouissances ne les flattent plus. Le parfum de mille roses ne plaît qu'un instant ; mais la douleur que cause une seule de leurs épines dure long-temps après sa piqure. Un mal au milieu des plaisirs, est pour les riches une épine au milieu des fleurs. Pour les pauvres, au contraire, un plaisir au milieu des maux

est une fleur au milieu des épines. Ils en goûtent vivement la jouissance. Tout effet augmente par son contraste. La nature a tout balancé. Quel état, à tout prendre, croyez-vous préférable, de n'avoir presque rien à espérer & tout à craindre, ou presque rien à craindre & tout à espérer ? Le premier état est celui des riches, & le second celui des pauvres. Mais ces extrêmes sont également difficiles à supporter aux hommes, dont le bonheur consiste dans la médiocrité & la vertu.

PAUL.

“ Qu'entendez-vous par la vertu ?

LE VIEILLARD.

“ Mon fils ! vous qui soutenez vos parens par vos travaux, vous n'avez pas besoin qu'on vous la définisse. La vertu est un effort fait sur nous-mêmes pour le bien d'autrui, dans l'intention de plaire à Dieu seul.

PAUL.

“ Oh ! que Virginie est vertueuse ! C'est par vertu qu'elle a voulu être riche, afin d'être bienfaisante. C'est par vertu qu'elle est partie de cette isle : la vertu l'y ramènera”.....

L'idée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouis-

soient. Virginie n'avoit point écrit, parce qu'elle alloit arriver. Il falloit si peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent. Il faisoit l'énumération des vaisseaux qui avoient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'étoit embarquée n'en mettroit pas plus de deux. Les constructeurs étoient aujourd'hui si savans, & les marins si habiles. Il parloit des arrangemens qu'il alloit faire pour la recevoir ; du nouveau logement qu'il alloit bâtir ; des plaisirs & des surprises qu'il lui ménageroit chaque jour, quand elle seroit sa femme. Sa femme !..... Cette idée le ravissoit. “ Au moins, mon père,” me disoit-il, “ vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir. Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser & de vous réjouir.” Et il alloit, hors de lui, porter à sa famille la joie dont il étoit enivré.

En peu de temps, les grandes craintes succèdent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'ame dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenoit me voir, accablé de tristesse. Il me disoit : “ Virginie ne m'écrit point. Si elle étoit partie d'Europe, elle m'auroit mandé son départ. Ah ! les bruits qui ont couru d'elle ne sont que trop fondés. Sa tante l'a mariée à un grand sei-

“ gneur. L’amour des richesses l’a perdue comme tant
“ d’autres. Dans ces livres qui peignent si bien les
“ femmes, la vertu n’est qu’un sujet de roman. Si
“ Virginie avoit eu de la vertu, elle n’auroit pas quitté
“ sa propre mère & moi. Pendant que je passe ma vie
“ à penser à elle, elle m’oublie. Je m’afflige, & elle se
“ divertit. Ah ! cette pensée me désespère. Tout tra-
“ vail me déplaît ; toute société m’ennuie. Plût à Dieu
“ que la guerre fût déclarée dans l’Inde ! J’irois y mou-
“ rir.”

“ Mon fils !” lui répondis-je, “ le courage qui nous
“ jette dans la mort, n’est que le courage d’un instant.
“ Il est souvent excité par les vains applaudissemens des
“ hommes. Il en est un plus rare & plus nécessaire,
“ qui nous fait supporter chaque jour, sans témoins &
“ sans éloges, les traverses de la vie : c’est la patience.
“ Elle s’appuie, non sur l’opinion d’autrui ou sur l’im-
“ pulsion de nos passions, mais sur la volonté de Dieu.
“ La patience est le courage de la vertu.”

“ Ah !” s’écria-t-il, “ je n’ai donc point de vertu !
“ Tout m’accable & me désespère.”—“ La vertu,” re-
pris-je, “ toujours égale, constante, invariable, n’est
“ pas le partage de l’homme. Au milieu de tant de
“ passions qui nous agitent, notre raison se trouble &
“ s’obscurcit ; mais il est des phares où nous pouvons en
“ rallumer le flambeau : ce sont les lettres.

“ Les lettres, mon fils, sont un secours du ciel. Ce
“ sont des rayons de cette sagesse qui gouverne l’uni-
“ vers, que l’homme, inspiré par un art céleste, a ap-
“ pris à fixer sur la terre. Semblables aux rayons du
“ soleil, elles éclairent, elles réjouissent, elles échauf-
“ fent ; c’est un feu divin. Comme le feu, elles appro-
“ prient toute la nature à notre usage. Par elles, nous
“ réunissons autour de nous, les choses, les lieux, les
“ hommes & les temps. Ce sont elles qui nous rap-
“ pellent aux règles de la vie humaine. Elles calment
“ les passions ; elles répriment les vices ; elles excitent
“ les vertus par les exemples augustes des gens de bien
“ qu’elles célèbrent, & dont elles nous présentent les
“ images toujours honorées. Ce sont des filles du ciel
“ qui descendent sur la terre pour calmer les maux du
“ genre humain. Les grands écrivains qu’elles ins-
“ pirent ont toujours paru dans les temps les plus dif-
“ ficiles à supporter à toute société, les temps de bar-
“ barie & ceux de dépravation. Mon fils, les lettres
“ ont consolé une infinité d’hommes plus malheureux
“ que vous ; Xénophon, exilé de sa patrie après y avoir
“ ramené dix mille Grecs ; Scipion l’Africain, lassé des
“ calomnies des Romains ; Lucullus, de leurs brigues ;
“ Catinat, de l’ingratitude de la cour. Les Grecs, si
“ ingénieux, avoient réparti à chacune des muses qui
“ président aux lettres, une partie de notre entende-
“ ment pour le gouverner : nous devons donc leur

“ donner nos passions à régir, afin qu’elles leur imposent
“ un joug & un frein. Elles doivent remplir, par rap-
“ port aux puissances de notre ame, les mêmes fonctions
“ que les heures qui atteloient & conduisoient les che-
“ vaux du soleil.

“ Lisez donc, mon fils. Les sages, qui ont écrit avant
“ nous, sont des voyageurs qui nous ont précédés dans
“ les sentiers de l’infortune, qui nous tendent la main &
“ nous invitent à nous joindre à leur compagnie, lors-
“ que tout nous abandonne. Un bon livre est un bon
“ ami.”

“ Ah! s’écrioit Paul, je n’avois pas besoin de
“ savoir lire quand Virginie étoit ici. Elle n’avoit
“ pas plus étudié que moi : mais quand elle me regar-
“ doit en m’appellant mon ami, il m’étoit impossible
“ d’avoir du chagrin.”

“ Sans doute, lui disois-je, il n’y a point d’ami aus-
“ si agréable qu’une maîtresse qui nous aime. Il y a
“ de plus, dans la femme, une gaieté légère qui dissipe
“ la tristesse de l’homme. Ses graces font évanouir les
“ noirs phantômes de la réflexion. Sur son visage, sont
“ les doux attrait & la confiance. Quelle joie n’est pas
“ rendue plus vive par sa joie ? Quel front ne se dé-
“ ride pas à son sourire ? Quelle colère résiste à ses

“ larmes ? Virginie reviendra avec plus de philosophie
“ que vous. Elle sera bien surprise de ne pas retrouver
“ le jardin tout-à-fait rétabli, elle qui ne songe qu'à
“ l'embellir, malgré les persécutions de sa parente, loin
“ de sa mère & de vous.”

L'idée du retour prochain de Virginie renouvelloit le courage de Paul, & le ramenoit à ses occupations champêtres. Heureux au milieu de ses peines, de proposer à son travail une fin qui plaisoit à sa passion !

Un matin, au point du jour, (c'étoit le 24 Décembre 1744) Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la Montagne de la Découverte. Ce pavillon étoit le signallement d'un vaisseau qu'on voyoit en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportoit pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'étoit embarqué pour aller le reconnoître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé étoit le Saint-Géran, du port de sept cents tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin; qu'il étoit à quatre lieues au large, & qu'il ne mouilleroit au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent étoit favorable. Il n'en faisoit point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportoit de France. Il y en avoit une pour Madame

de la Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein & courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, qui attendoit son retour sur le *Rocher des Adieux*, il éleva la lettre en l'air sans pouvoir parler ; & aussitôt, tout le monde se rassembla chez Madame de la Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandoit à sa mère qu'elle avoit éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante, qui l'avoit voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, & enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettoit d'arriver à l'Isle de France que dans la saison des ouragans ; qu'elle avoit essayé en vain de la fléchir, en lui représentant ce qu'elle devoit à sa mère & aux habitudes du premier âge ; qu'elle en avoit été traitée de fille insensée, dont la tête étoit gâtée par les romans ; qu'elle n'étoit maintenant sensible qu'au bonheur de revoir & d'embrasser sa chère famille, & qu'elle eût satisfait cet ardent désir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote ; mais qu'il s'étoit opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre, & d'une grosse mer qui régnoit au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue, que toute la famille, transportée de joie, s'écria : " Virginie est arrivée ! " Maîtres & serviteurs, tous s'embrassèrent. Madame de la Tour dit à Paul : " Mon fils, allez prévenir notre

“voisin de l'arrivée de Virginie.” Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, & Paul & lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvoit être dix heures du soir. Je venois d'éteindre ma lampe & de me coucher, lorsque j'aperçus à travers les palissades de ma cabane, une lumière dans les bois. Bientôt après, j'entendis la voix de Paul qui m'appelloit. Je me lève ; & à peine j'étois habillé, que Paul, hors de lui & tout essoufflé, me saute au cou en me disant : “ Allons, allons, Virginie est arrivée. “ Allons au port, le vaisseau y mouillera au point du “ jour.”

Sur-le-champ, nous nous mettons en route. Comme nous traversions les bois de la Montagne Longue, & que nous étions déjà sur le chemin qui mène des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'étoit un noir qui s'avançoit à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venoit & où il alloit en si grande hâte. Il me répondit : “ Je viens “ du quartier de l'isle appelé la Poudre d'Or : on m'en- “ voie au port avertir le gouverneur qu'un vaisseau de “ France est mouillé sous l'Isle d'Ambre. Il tire du ca- “ non pour demander du secours ; car la mer est bien “ mauvaise.” Cet homme, ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : “ Allons vers le quartier de la Poudre d’Or, au devant de Virginie ; il n’y a que “ trois lieues d’ici.” Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l’isle. Il faisoit un chaleur étouffante. La lune étoit levée. On voyoit autour d’elle trois grands cercles noirs. Le ciel étoit d’une obscurité affreuse. On distinguoit, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s’entassoient vers le milieu de l’isle, & venoient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu’on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre ; mais ayant prêté l’oreille attentivement, nous reconnûmes que c’étoit des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l’aspect d’un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvois douter qu’ils ne fussent les signaux de détresse d’un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n’entendîmes plus tirer du tout ; & ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l’avoit précédé.

Nous nous hâtions d’avancer, sans dire un mot, & sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre d’Or. Les flots s’y brisoient avec un bruit épouvantable. Ils en couvroient les rochers & les grèves d’écumes d’un blanc éblouis-

sant & d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avait tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitans s'étoient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitans nous raconta que, dans l'après-midi, il avoit vu un vaisseau en pleine mer porté sur l'isle par les courans : que la nuit l'avoit dérobé à sa vue ; que deux heures après le coucher du soleil, il l'avoit entendu tirer du canon pour appeller du secours ; mais que la mer étoit si mauvaise, qu'on n'avoit pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui : que bientôt après, il avoit cru appercevoir ses fanaux allumés & que, dans ce cas, il craignoit que le vaisseau venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre & la petite Isle d'Ambre, prenant celle-ci pour le Coin-de-Mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis : que si cela étoit, ce qu'il ne pouvoit toutefois affirmer, ce vaisseau étoit dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, & nous dit qu'il avoit traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'Isle d'Ambre de la côte ; qu'il l'avoit sondé ; que la tenure & le mouillage en étoient très-bons, & que le vaisseau y étoit en parfaite sûreté comme

dans le meilleur port. " J'y mettrois toute ma fortune, " ajouta-t-il, & j'y dormirois aussi tranquillement qu'à " terre." Un troisième habitant dit qu'il étoit impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvoient naviguer. Il assura qu'il l'avoit vu mouiller au delà de l'Isle d'Ambre, en sorte que si le vent venoit à s'élever au matin, il seroit le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitans ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestoient entre eux, suivant la coutume des Créoles oisifs, Paul & moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour ; mais il faisoit trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui, d'ailleurs, étoit couverte de brume : nous n'entrevîmes au large, qu'un nuage sombre qu'on nous dit être l'Isle d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'appercevoit dans ce jour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, & quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'isle, qui apparoissoient de temps en temps au milieu des nuages qui circuloient autour.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours ; c'étoit le gouverneur, M. de la Bourdonnais, qui arrivoit à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils, & d'un grand nombre d'habitans & de noirs. Il plaça ses soldats sur

le rivage, & leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à-la-fois. A peine leur décharge fût faite, que nous apperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau étoit à peu de distance de nous, & nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous apperçûmes alors à travers le brouillard, le corps & les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près, que malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandoit la manœuvre, & les cris des matelots qui crièrent trois fois : VIVE LE ROI : car c'est le cri des François dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies ; comme si, dans les dangers, ils appelloient leur prince à leur secours, ou comme s'ils vouloient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le Saint-Géran apperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de la Bourdonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, & envoya chez tous les habitans du voisinage, chercher des vivres, des planches, des cables, & des tonneaux vuides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnée de leurs noirs chargés de provisions & d'agrès, qui venoient des habitations de la Poudre d'Or, du quartier de Flacque & de la rivière du

Rempart. Un des plus anciens de ces habitans s'approcha du gouverneur, & lui dit : " Monsieur, on
" a entendu toute la nuit des bruits sourds dans la
" montagne. Dans les bois, les feuilles des arbres re-
" muent, sans qu'il fasse de vent. Les oiseaux de ma-
" rine se réfugient à terre ; certainement tous ces signes
" annoncent un ouragan."—" Eh bien ! mes amis, ré-
" pondit le gouverneur, nous y sommes préparés, & sûre-
" ment le vaisseau l'est aussi."

En effet, tout présageoit l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguoit au zénith étoient à leur centre d'un noir affreux, & cuivrés sur leurs bords. L'air retentissoit des cris des paillencus, des frégates, des coupeurs d'eau, & d'une multitude d'oiseaux de marine qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venoient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'isle.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrens d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : " Voilà l'ouragan !" & dans l'instant, un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvroit l'Isle d'Ambre & son canal. Le Saint-Géran parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues & ses mâts de hune

amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre cables sur son avant, & un de retenue sur son arrière. Il étoit mouillé entre l'Isle d'Ambre & la terre, en deçà de la ceinture de rescifs, qui entoure l'Isle de France, & qu'il avoit franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avoit passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venoient de la pleine mer, & à chaque lame d'eau qui s'engageoit dans le canal, sa proue se soulevoit toute entière, de sorte qu'on en voyoit la carène en l'air ; mais dans ce mouvement, sa poupe venant à plonger, disparoissoit à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position où le vent & la mer le jettoient à terre, il lui étoit également impossible de s'en aller par où il étoit venu, ou, en coupant ses cables, d'échouer sur le rivage dont il étoit séparé par des hauts fonds semés de rescifs. Chaque lame qui venoit se briser sur la côte, s'avançoit en mugissant jusqu'au fond des anses, & y jettoit des galets à plus de cinquante pieds dans les terres ; puis venant à se retirer, elle découvroit une grande partie du lit du rivage dont elle rouloit les cailloux avec un bruit rauque & affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissoit à chaque instant, & tout le canal compris entre cette isle & l'Isle d'Ambre, n'étoit qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusée de vagues noires & profondes. Ces écumes s'amassoient dans le fond des anses, à plus de six pieds de hauteur, & le vent qui en balayoit la surface, les

portoit par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs & innombrables qui étoient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortoit de la mer. L'horizon offroit tous les signes d'une longue tempête : la mer y paroissoit confondue avec le ciel. Il s'en détachoit sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversoient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paroissoient immobiles comme de grands rochers. On n'appercevoit aucune partie azurée du firmament ; une lueur olivâtre & blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer & des cieux.

Dans les balancemens du vaisseau, ce qu'on craignoit arriva. Les cables de son avant rompirent ; & comme il n'étoit plus retenu que par une seule ansière, il fut jetté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul alloit s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras. " Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr ? " — " Que j'aïlle " à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure ! " Comme le désespoir lui ôtoit la raison, pour prévenir sa perte, Domingue & moi, nous lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le Saint-Géran, tantôt nageant, tantôt marchant sur les rescifs. Quel-

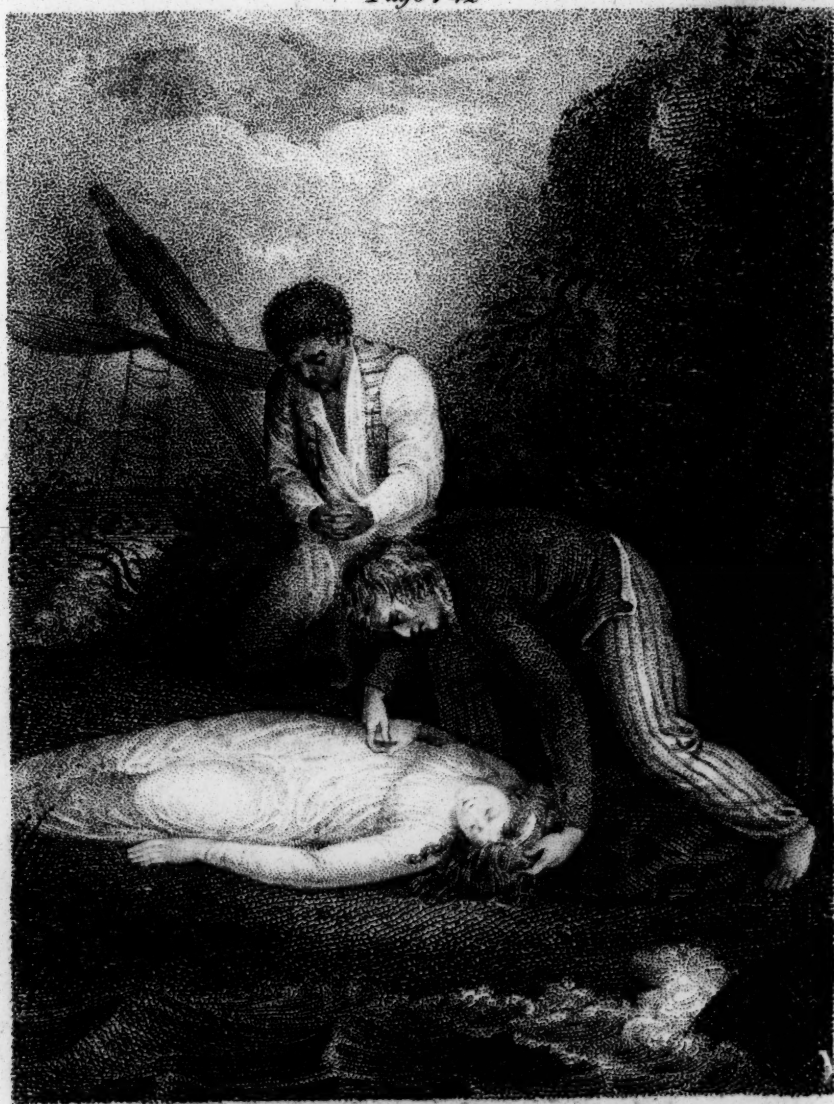
quefois, il avoit l'espoir de l'aborder ; car la mer, dans ses mouvemens irréguliers, laissoit le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied : mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvroit d'énormes voûtes d'eau qui soulevoient tout l'avant de sa carène, & rejettoient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, & à demi-noyé. A peine ce jeune homme avoit-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevoit, & retournoit avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau que la mer cependant entr'ouvoit par d'horribles secousses. Tout l'équipage désespérant alors de son salut, se précipitoit en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables & des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Géran, tendant les bras vers celui qui faisoit tant d'efforts pour la joindre. C'étoit Virginie. Elle avoit reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur & de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble & assuré, elle nous faisoit signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étoient jettés à la mer. Il n'en restoit plus qu'un sur le pont, qui étoit tout nud & nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect ; nous le vîmes se jeter à ses genoux, & s'efforcer même

de lui ôter ses habits : mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : “ Sauvez-la, sauvez-la ; ne la quittez pas.” Mais dans ce moment, une montagne d’eau d’une effroyable grandeur s’engouffra entre l’Isle d’Ambré & la côte, & s’avança en rugissant vers le vaisseau qu’elle menaçoit de ses flancs noirs & de ses sommets écumans. A cette terrible vue, le matelot s’élança seul à la mer ; & Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l’autre sur son cœur, & levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu’un mouvement d’humanité avoit portés à s’avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l’avoit voulu sauver à la nage. Cet homme échappé à une mort presque certaine, s’agenouilla sur le sable en disant : “ O mon Dieu ! vous m’avez sauvé la vie ; mais je l’aurois donnée de bon cœur pour cette digne demoiselle qui n’a jamais voulu se déshabiller comme moi.” Domingue & moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connoissance, rendant le sang par la bouche & par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens ; & nous cherchâmes de notre côté, le long du rivage, si la mer n’y apporteroit point le

corps de Virginie : mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappés d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avoient péri, la plupart doutant, par une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence ; car il y a des maux si terribles & si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant, on avoit mis Paul, qui commençoit à reprendre les sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie & son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la Rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jettoit beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes ; & un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage, fut le corps de Virginie. Elle étoit à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vu périr. Ses traits n'étoient point sensiblement altérés. Ses yeux étoient fermés ; mais la sérénité étoit encore sur son front : seulement les pâles violettes de la



M. G. L. F. m. p. ferre. invt.



mort se confondoient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains étoit sur ses habits, & l'autre, qu'elle appuyoit sur son cœur, étoit fortement fermée & roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte : mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis que c'étoit le portrait de Paul, qu'elle lui avoit promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivroit ! A cette dernière marque de la constance & de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amèrement. Pour Domingue, il se frappoit la poitrine & perçoit l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes Malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupaient de ce triste office, nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes Madame de la Tour & Marguerite en prières, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que Madame de la Tour m'aperçut, elle s'écria : " Où est ma
" fille ? ma chère fille ? mon enfant ? " Ne pouvant douter de son malheur à mon silence & à mes larmes, elle fut saisie tout-à-coup d'étouffemens & d'angoisses douloureuses ; sa voix ne faisoit plus entendre que des soupirs & des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria : " Où est mon fils ? Je ne vois point mon fils ; " & elle s'évanouit. Nous courûmes à elle ; & l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul étoit vivant, & que le gou-

verneur en faisoit prendre soin. Elle ne reprit ses sens; que pour s'occuper de son amie, qui tomboit de temps en temps dans de longs évanouissemens. Madame de la Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances; & par leurs longues périodes, je jugeai qu'aucune douleur n'étoit égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvroit la connoissance, elle tournoit des regards fixes & mornes vers le ciel. En vain son amie & moi, nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appellions par les noms les plus tendres, elle paroissoit insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, & il ne sortoit de sa poitrine oppressée que de sourds gémissemens.

Dès le matin, on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avoit repris l'usage de ses sens; mais il ne pouvoit proférer une parole. Son entrevue avec sa mère & Madame de la Tour, que j'avois d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avois pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses mères. Elles se mirent l'une & l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baisèrent, & leurs larmes qui avoient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur

douleur & leur procura un repos léthargique, semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de la Bourdonnais m'envoya avertir secrètement que le corps de Virginie avoit été apporté à la ville par son ordre, & que de là, on alloit le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussitôt au Port-Louis, où je trouvai des habitans de tous les quartiers rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'isle eût perdu en elle ce qu'elle avoit de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avoient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, & tiroient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvroient la marche du convoi. Ils portoient leurs fusils baissés. Leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisoient entendre que des sons lugubres, & on voyoit l'abattement peint dans les traits de ces guerriers, qui avoient tant de fois affronté la mort dans les combats, sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles, des plus considérables de l'isle, vêtues de blanc & tenant des palmes à la main, portoient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfans le suivoit en chantant des hymnes : après eux venoit tout ce que l'isle avoit de plus distingué dans ses habitans & dans son état-major, à la suite duquel marchoit le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avoit ordonné, pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fût arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avoit fait si long-temps le bonheur, & que sa mort remplissoit maintenant de désespoir ; toute la pompe funèbre fut dérangée ; les hymnes & les chants cessèrent ; on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs & des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines, pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets & des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une sainte. Les mères demandoient à Dieu une fille comme elle ; les garçons, des amantes aussi constantes ; les pauvres, une amie aussi tendre ; les esclaves, une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de sa sépulture, des négresses de Madagascar & des Caffres de Mosambique déposèrent autour d'elle des paniers de fruits, & suspendirent des pièces d'étoffes aux arbres voisins, suivant l'usage de leur pays. Des Indiennes du Bengale & de la côte Malabare, apportèrent des cages pleines d'oiseaux, auxquels elles donnèrent la liberté sur son corps ; tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations, & tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau !

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, & en écarter quelques filles des pauvres habitans, qui vouloient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avoient plus de consolation à espérer dans le monde, & qu'il ne leur restoit qu'à mourir avec celle qui étoit leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, au pied d'un touffe de bambous, où en venant à la messe avec sa mère & Marguerite, elle aimoit à se reposer, assise à côté de celui qu'elle appelloit alors son frère.

Au retour de cette pompe funèbre, M. de la Bourdonnais monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortège. Il offrit à Madame de la Tour & à son amie tous les secours qui dépendoient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation contre sa tante dénaturée ; & s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler. “ Je désirois, lui dit-il, “ votre bonheur & celui de votre famille : Dieu “ m'en est témoin. Mon ami, il faut aller en France ; “ je vous y ferai avoir du service. Dans votre absence, j'aurai soin de votre mère comme de la “ mienne ; ” & en même temps, il lui présenta la main ; mais Paul retira la sienne, & détourna la tête pour ne le pas voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à Paul, tous les secours dont j'étois capable. Au bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher ; mais son chagrin paroïsoit augmenter, à mesure que son corps reprenoit des forces. Il étoit insensible à tout, ses regards étoient éteints, & il ne répondoit rien à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire. Madame de la Tour, qui étoit mourante, lui disoit souvent : " Mon fils, tant que je " vous verrai, je croirai voir ma chère Virginie." A ce nom de Virginie, il tressailloit & s'éloignoit d'elle, malgré les invitations de sa mère qui le rappelloit auprès de son amie. Il alloit seul se retirer dans le jardin, & s'assèyoit au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avoit pris le plus grand soin de lui & de ces dames, nous dit que, pour le tirer de sa noire mélancholie, il falloit lui laisser faire tout ce qu'il lui plairoit, sans le contrarier en rien ; qu'il n'y avoit que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinoit.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage qu'il en fit, fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdois pas de vue, je me mis en marche après lui, & je dis à Domingue de prendre des vivres & de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendoit

cette montagne, sa joie & ses forces sembloient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemousses ; & quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée : là, il s'agenouilla, & levant les yeux au ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'Etre Suprême, faisoit voir que son ame commençoit à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue & moi, nous nous mîmes à genoux à son exemple, & nous priâmes avec lui. Ensuite, il se leva, & prit sa route vers le Nord de l'isle, sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savais qu'il ignoroit non-seulement où on avoit déposé le corps de Virginie, mais même s'il avoit été retiré de la mer, je lui demandai pourquoi il avoit été prier Dieu au pied de ces bambous ; il me répondoit : " Nous y avons été si souvent ! "

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture ; ensuite, nous dormîmes sur l'herbe, au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se détermineroit à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplemousses avec ses longues avenues de bambous, & il fit quelques mouvemens comme pour y retourner ; mais

il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le Nord. Je pénétrai son intention, & je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour au quartier de la Poudre-d'Or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avoit péri le Saint-Géran. A la vue de l'Isle d'Ambre & de son canal, alors uni comme un miroir, il s'écria : " Virginie ! ô ma chère Virginie ! " & aussitôt il tomba en défaillance. Domingue & moi, nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer ; mais l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur & la nôtre par de si cruels souvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours, il se rendit dans tous les lieux où il s'étoit trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avoit été demander la grace de l'esclave de la Rivière Noire ; il revit ensuite les bords de la Rivière des Trois Mamelles, où elle s'assit ne pouvant plus marcher, & la partie du bois où elle s'étoit égarée. Tous les lieux qui lui rappelloient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée ; la rivière de la Montagne Longue, ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avoit planté, les pelouses où elle aimoit à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaisoit à chanter, firent tour-à-tour couler ses larmes ;

& les mêmes échos qui avoient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs, ne répétoient plus maintenant que ces mots douloureux : “ Virginie! ô ma chère Virginie!”

Dans cette vie sauvage & vagabonde, ses yeux se cavèrent, son teint jaunit & sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, & que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappelloient le souvenir de sa perte, & de le transférer dans quelque endroit de l'isle où il y eut beaucoup de dissipation. Pour cet effet, je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avoit jamais été. L'agriculture & le commerce répandoient alors dans cette isle beaucoup de mouvement & de variété. Il y avoit des troupes de charpentiers qui équarissoient des bois, & d'autres qui les scioient en planches; des voitures alloient & venoient le long de ses chemins: de grands troupeaux de bœufs & de chevaux y paissoient dans de vastes pâturages, & la campagne y étoit parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettoit en plusieurs lieux la culture de diverses espèces de végétaux de l'Europe. On y voyoit çà & là des moissons de bled dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les éclaircis des bois, & des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur

de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y étoit même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs situées vers le milieu de l'isle, & entourées de grands bois, on n'appercevoit ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplémousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes même qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus, du côté des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite & perpendiculaire, d'où s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers, où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines où je conduisis Paul. Je le tenois sans cesse en action, marchant avec lui au soleil & à la pluie, de jour & de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, & de donner le change à ses réflexions par l'ignorance du lieu où nous étions, & du chemin que nous avions perdu. Mais l'ame d'un amant retrouve par-tout les traces de l'objet aimé. La nuit & le jour, le calme des solitudes & le bruit des habitations, le temps même qui emporte tant de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle rentre dans son repos elle se tourne vers le pôle qui l'attire. Quand je demandois à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams: " Où irons-nous main-

“ tenant ? ” Il se tournoit vers le Nord & me disoit :
“ Voilà nos montagnes; retournons-y.”

Je vis bien que tous les moyens que je tentois pour le distraire étoient inutiles, & qu'il ne me restoit d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma foible raison. Je lui répondis donc : “ Oui, voilà les montagnes où demeure votre chère Virginie, & voilà le portrait que vous lui aviez donné, & qu'en mourant elle portoit sur son cœur, dont les derniers mouvemens ont encore été pour vous.” Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avoit donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses foibles mains, & le porta sur sa bouche. Alors, sa poitrine s'oppressa, & dans ses yeux à demi-sanglans, des larmes s'arrêtèrent sans pouvoir couler.

Je lui dis : “ Mon fils, écoutez-moi, qui suis votre ami, qui ai été celui de Virginie, & qui, au milieu de vos espérances, ai souvent tâché de fortifier votre raison contre les accidens imprévus de la vie. Que déplorez-vous avec tant d'amertume ? Est-ce votre malheur ? est-ce celui de Virginie ?

“ Votre malheur ? Oui, sans doute il est grand.
“ Vous avez perdu la plus aimable des filles, qui auroit

“ été la plus digne des femmes. Elle avoit sacrifié ses
“ intérêts aux vôtres, & vous avoit préféré à la fortune
“ comme la seule récompense digne de sa vertu. Mais
“ que savez-vous si l'objet de qui vous deviez attendre
“ un bonheur si pur, n'eût pas été pour vous la source
“ d'une infinité de peines ? Elle étoit sans bien & dés-
“ héritée. Vous n'aviez désormais à partager avec elle
“ que votre seul travail. Revenue plus délicate par son
“ éducation, & plus courageuse par son malheur même,
“ vous l'auriez vue chaque jour succomber, en s'effor-
“ çant de partager vos fatigues. Quand elle vous au-
“ roit donné des enfans, ses peines & les vôtres auroient
“ augmenté par la difficulté de soutenir seule avec vous
“ de vieux parens & une famille naissante.

“ Vous me direz : Le gouverneur nous auroit ai-
“ dés. Que savez-vous si, dans une colonie qui change
“ si souvent d'administrateurs, vous aurez souvent des
“ la Bourdonnais ? s'il ne viendra pas ici des chefs sans
“ mœurs & sans morale ; si, pour obtenir quelque misé-
“ rable secours, votre épouse n'eût pas été obligée de
“ leur faire sa cour ? Ou elle eût été foible & vous
“ eussiez été à plaindre ; ou elle eût été sage, & vous
“ fussiez resté pauvre : heureux si, à cause de sa beauté
“ & de sa vertu, vous n'eussiez pas été persécuté
“ par ceux mêmes de qui vous espériez de la protec-
“ tion !

“ Il me fût resté, me direz-vous, le bonheur indépen-
“ dant de la fortune, de protéger l'objet aimé qui s'at-
“ tache à nous, à proportion de sa faiblesse même; de le
“ consoler par mes propres inquiétudes; de le réjouir
“ de ma tristesse, & d'accroître notre amour de nos
“ peines mutuelles. Sans doute la vertu & l'amour jouis-
“ sent de ces plaisirs amers. Mais elle n'est plus, & il
“ vous reste ce qu'après vous elle a le plus aimé, sa
“ mère & la vôtre, que votre douleur inconsolable con-
“ duira au tombeau. Mettez votre bonheur à les aider,
“ comme elle l'y avoit mis elle-même. Mon fils, la
“ bienfaisance est le bonheur de la vertu; il n'y en a
“ point de plus assuré & de plus grand sur la terre.
“ Les projets de plaisirs, de repos, de délices, d'abon-
“ dance, de gloire, ne sont point faits pour l'homme foi-
“ ble, voyageur & passager. Voyez comme un pas vers la
“ fortune nous a précipités tous d'abyme en abyme. Vous
“ vous y êtes opposé, il est vrai; mais qui n'eût pas cru
“ que le voyage de Virginie devoit se terminer par son
“ bonheur & par le vôtre? Les invitations d'une pa-
“ rente riche & âgée; les conseils d'un sage gouverneur;
“ les applaudissemens d'une colonie; les exhortations
“ & l'autorité d'un prêtre, ont décidé du malheur de
“ Virginie. Ainsi nous courons à notre perte, trompés
“ par la prudence même de ceux qui nous gouvernent.
“ Il eût mieux valu sans doute ne pas les croire, ni
“ se fier à la voix & aux espérances d'un monde

“ trompeur. Mais enfin, de tant d'hommes que nous
“ voyons si occupés dans ces plaines, de tant d'autres
“ qui vont chercher la fortune aux Indes, ou qui, sans
“ sortir de chez eux, jouissent en repos en Europe des
“ travaux de ceux-ci, il n'y en a aucun qui ne soit des-
“ tiné à perdre un jour ce qu'il chérit le plus; grandeurs,
“ fortune, femme, enfans, amis. La plupart auront à
“ joindre à leur perte le souvenir de leur propre impru-
“ dence. Pour vous, en rentrant en vous-même, vous
“ n'avez rien à vous reprocher. Vous avez été fidèle
“ à votre foi. Vous avez eu, à la fleur de la jeunesse, la
“ prudence d'un sage, en ne vous écartant pas du sen-
“ timent de la nature. Vos vues seules étoient légi-
“ times, parce qu'elles étoient pures, simples, désinté-
“ ressées, & que vous aviez sur Virginie des droits sa-
“ crés, qu'aucune fortune ne pouvoit balancer. Vous
“ l'avez perdue, & ce n'est ni votre imprudence, ni vo-
“ tre avarice, ni votre fausse sagesse qui vous l'ont fait
“ perdre : mais Dieu même, qui a employé les passions
“ d'autrui pour vous ôter l'objet de votre amour ; Dieu,
“ de qui vous tenez tout ; qui voit tout ce qui vous con-
“ vient, & dont la sagesse ne vous laisse aucun lieu
“ au repentir & au désespoir, qui marchent à la suite
“ des maux dont nous avons été la cause.

“ Voilà ce que vous pouvez vous dire dans votre in-
“ fortune. Je ne l'ai pas mérité. Est-ce donc le mal-

“ heur de Virginie, sa fin, son état présent, que vous
“ déplorez ? Elle a subi le sort réservé à la naissance,
“ à la beauté & aux empires mêmes. La vie de l’hom-
“ me, avec tous ses projets, s’élève comme une petite
“ tour dont la mort est le couronnement. En naissant,
“ elle étoit condamnée à mourir. Heureuse d’avoir dé-
“ noué les liens de la vie avant sa mère, avant la vôtre,
“ avant vous, c’est-à-dire, de n’être pas morte plusieurs
“ fois avant la dernière !

“ La mort, mon fils, est un bien pour tous les hommes.
“ Elle est la nuit de ce jour inquiet qu’on appelle la
“ vie. C’est dans le sommeil de la mort que reposent
“ pour jamais les maladies, les douleurs, les chagrins,
“ les craintes qui agitent sans cesse les malheureux vi-
“ vants. Examinez les hommes qui paroissent les plus
“ heureux ; vous verrez qu’ils ont acheté leur prétendu
“ bonheur bien chèrement ; la considération publique
“ par des maux domestiques ; la fortune, par la perte
“ de la santé ; le plaisir si rare d’être aimé, par des sa-
“ crifices continuels ; & souvent à la fin d’une vie sa-
“ crifiée aux intérêts d’autrui, ils ne voient autour d’eux
“ que des amis faux & des parens ingrats. Mais Vir-
“ ginie a été heureuse jusqu’au dernier moment. Elle
“ l’a été avec nous par les biens de la nature, loin de
“ nous par ceux de la vertu : & même dans le moment
“ terrible où nous l’avons vue périr, elle étoit encore

“ heureuse ; car soit qu'elle jettât les yeux sur une co-
“ lonie entière à qui elle causoit une désolation univer-
“ selle, ou sur vous qui couriez avec tant d'intrépidité à
“ son secours, elle a vu combien elle nous étoit chère à
“ tous. Elle s'est fortifiée contre l'avenir, par le sou-
“ venir de l'innocence de sa vie, & elle a reçu alors le
“ prix que le ciel réserve à la vertu, un courage supé-
“ rieur au danger. Elle a présenté à la mort un visage
“ serein.

“ Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les événemens
“ de la vie à supporter, pour faire voir qu'elle seule
“ peut en faire usage & y trouver du bonheur & de la
“ gloire. Quand il lui réserve une réputation illustre,
“ il l'élève sur un grand théâtre & la met aux prises a-
“ vec la mort : alors son courage sert d'exemple, & le
“ souvenir de ses malheurs reçoit à jamais un tribut de
“ larmes de la postérité. Voilà le monument immortel
“ qui lui est réservé sur une terre où tout passe, & où la
“ mémoire même de la plupart des rois est bientôt en-
“ sevelie dans un éternel oubli.

“ Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez que
“ tout change sur la terre, & que rien ne s'y perd.
“ Aucun art humain ne pourroit anéantir la plus petite
“ particule de matière ; & ce qui fut raisonnable, sensi-
“ ble, aimant, vertueux, religieux, auroit péri, lors-

“ que les élémens dont il étoit revêtu sont indestructi-
“ bles ! Ah ! si Virginie a été heureuse avec nous, elle
“ l'est maintenant bien davantage. Il y a un Dieu,
“ mon fils : toute la nature l'annonce ; je n'ai pas be-
“ soin de vous le prouver. Il n'y a que la méchanceté
“ des hommes qui leur fasse nier une justice qu'ils crai-
“ gnent. Son sentiment est dans votre cœur, ainsi que
“ ses ouvrages sont sous vos yeux. Croyez-vous donc
“ qu'il laisse Virginie sans récompense ? Croyez-vous
“ que cette même puissance qui avoit revêtu cette ame
“ si noble d'une forme si belle, où vous sentirez un art di-
“ vin, n'auroit pu la tirer des flots ? que celui qui a ar-
“ rangé le bonheur actuel des hommes par des loix que
“ que vous ne connoissez pas, ne puisse en préparer un
“ autre à Virginie par des loix qui vous sont également
“ inconnues ? Quand nous étions dans le néant, si
“ si nous eussions été capable de penser, aurions-nous
“ pu nous former une idée de notre existence ? Et
“ maintenant que nous sommes dans cette existence
“ ténébreuse & fugitive, pouvons-nous prévoir ce qu'il
“ y a au-delà de la mort par où nous en devons sortir ?
“ Dieu, a-t-il besoin, comme l'homme, du petit globe
“ de notre terre, pour servir de théâtre à son intelli-
“ gence & à sa bonté, & n'a-t-il pu propager la vie hu-
“ maine que dans les champs de la mort ? Il n'y a pas
“ dans l'Océan une seule goutte d'eau qui ne soit
“ pleine d'êtres vivans, qui ressortissent à nous ; & il

“ n'existeroit rien pour nous parmi tant d'astres qui
“ roulent sur nos têtes ! Quoi ! il n'y auroit d'intelli-
“ gence suprême & de bonté divine précisément que là
“ où nous sommes ; & dans ces globes rayonnans & in-
“ nombrables, dans ces champs infinis de lumière
“ qui les environnent, que ni les orages, ni les nuits
“ n'obscurcissent jamais, il n'y auroit qu'un espace
“ vain & un néant éternel ! Si, nous, qui ne nous
“ sommes rien donné, osions assigner des bornes à la
“ puissance de laquelle nous avons tout reçu, nous
“ pourrions croire que nous sommes ici sur les limites
“ de son empire, où la vie se débat avec la mort, & l'in-
“ nocence avec la tyrannie.

“ Sans doute, il est quelque part un lieu où la vertu
“ reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heu-
“ reuse. Ah ! si du séjour des anges elle pouvoit se
“ communiquer à vous, elle vous diroit comme dans
“ ses adieux : O Paul ! la vie n'est qu'une épreuve.
“ J'ai été trouvée fidèle aux loix de la nature, de l'a-
“ mour & de la vertu. J'ai traversé les mers pour obéir
“ à mes parens ; j'ai renoncé aux richesses pour conser-
“ ver ma foi : & j'ai mieux aimé perdre la vie que de
“ violer la pudeur. Le ciel a trouvé ma carrière suf-
“ fisamment remplie. J'ai échappé pour toujours à la
“ pauvreté, à la calomnie, aux tempêtes, au spectacle
“ des douleurs d'autrui. Aucun des maux qui effraient

“ les hommes ne peut plus désormais m'atteindre ; &
“ vous me plaignez ! Je suis pure & inaltérable comme
“ une particule de lumière ; & vous me rappelez dans
“ la nuit de la vie ! O Paul ! ô mon ami ! souviens-toi
“ de ces jours de bonheur où, dès le matin, nous goû-
“ tions la volupté des cieux, se levant avec le soleil sur
“ les pitons de ces rochers, & se répandant avec ses
“ rayons au sein de nos forêts. Nous éprouvions un
“ ravissement dont nous ne pouvions comprendre la
“ cause. Dans nos souhaits innocens, nous désirions
“ être toute vue pour jouir des riches couleurs de l'au-
“ rore ; tout odorat, pour sentir les parfums de nos
“ plantes ; toute ouïe, pour entendre les concerts de
“ nos oiseaux ; tout cœur, pour reconnoître ces bien-
“ faits. Maintenant à la source de la beauté d'où dé-
“ coule tout ce qui est agréable sur la terre, mon ame
“ voit, goûte, entend, touche immédiatement ce qu'elle
“ ne pouvoit sentir alors que par de foibles organes.
“ Ah ! quelle langue pourroit décrire ces rivages d'un
“ orient éternel que j'habite pour toujours ? Tout ce
“ qu'une puissance infinie & une bonté céleste ont pu
“ créer pour consoler un être malheureux ; tout ce que
“ l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouit de la même fé-
“ licité, peut mettre d'harmonie dans des transports
“ communs ; nous l'éprouvons sans mélange. Soutiens
“ donc l'épreuve qui t'est donnée, afin d'accroître le
“ bonheur de ta Virginie par des amours qui n'auront

“ plus de terme, par un hymen dont les flambeaux ne
“ pourront plus s'éteindre. Là, j'appaiserai tes regrets;
“ là, j'essuierai tes larmes. O mon ami! mon jeune
“ époux! élève ton ame vers l'infini, pour supporter des
“ peines d'un moment.”

Ma propre émotion mit fin à mon discours. Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria : “ Elle n'est
“ plus! elle n'est plus!” Et une longue foiblesse succéda à ces douloureuses paroles. Ensuite, revenant à lui, il dit : “ Puisque la mort est un bien, & que Virginie est heureuse, je veux aussi mourir pour me re-
“ joindre à Virginie.” Ainsi mes motifs de consolation ne servirent qu'à nourrir son désespoir. J'étois comme un homme qui veut sauver son ami coulant à fond au milieu d'un fleuve sans vouloir nager. La douleur l'avoit submergé. Hélas! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie, & Paul n'en avoit jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mère & Madame de la Tour dans un état de langueur qui avoit encore augmenté. Marguerite étoit la plus abattue. Les caractères vifs sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : " O mon bon voisin ! il m'a semblé cette nuit voir Virginie vêtue de blanc, au milieu de bocages & de jardins délicieux. Elle m'a dit : Je jouis d'un bonheur digne d'envie. Ensuite, elle s'est approchée de Paul d'un air riant, & l'a enlevé avec elle. Comme je m'efforçois de retenir mon fils, j'ai senti que je quittois moi-même la terre, & que je le suivais avec un plaisir inexprimable. Alors j'ai voulu dire adieu à mon amie : mais je l'ai vue qui nous suivait avec Marie & Domingue. Mais ce que je trouve encore de plus étrange, c'est que Madame de la Tour a fait, cette même nuit, un songe accompagné des mêmes circonstances."

Je lui répondis : " Mon amie, je crois que rien n'arrive dans le monde sans la permission de Dieu. Les songes annoncent quelquefois la vérité."

Madame de la Tour me fit le récit d'un songe tout-à-fait semblable, qu'elle avoit eu cette même nuit, je n'avois jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition ; je fus donc frappé de la concordance de leur songe, & je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus

grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres, Alexandre, César, les Scipions, les deux Catons & Brutus, qui n'étoient pas des esprits foibles. L'Ancien & le Nouveau Testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin à cet égard que de ma propre expérience, & j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissemens que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre, avec des raisonnemens, des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant, si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme trouve bien le moyen de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde, par des moyens secrets & cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploieroit-elle pas de semblables pour la même fin ? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, & vient apporter de la joie & de l'espérance à un seul homme ; pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrète, au secours d'une ame vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul ? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur ?

Pourquoi douter des songes ? La vie, remplie de tant de projets passagers & vains, est-elle autre chose qu'un songe ?

Quoiqu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virginie, dont il prononçoit sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à Madame de la Tour, " dans l'espérance, lui dit-elle, d'une douce
" & éternelle réunion. La mort est le plus grand des
" biens, ajouta-t-elle ; on doit la désirer. Si la vie est
" une punition, on doit en souhaiter la fin ; si c'est une
" épreuve, on doit la demander courte."

Le gouvernement prit soin de Domingue & de Marie, qui n'étoient plus en état de servir, & qui ne survécurent pas long-temps à leur maîtresse. Pour le pauvre Fidèle, il étoit mort de langueur à-peu-près dans le même temps que son maître.

J'amenai chez moi Madame de la Tour, qui se sustenoit au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'ame incroyable. Elle avoit consolé Paul & Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avoit eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit

plus, elle m'en parloit chaque jour comme d'amis chéris qui étoient dans le voisinage. Cependant, elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle prioit Dieu de les lui pardonner & d'apaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle étoit tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux, qu'elle étoit agitée de vapeurs qui lui rendoient la vie & la mort également insupportables. Tantôt, elle se reprochoit la fin prématurée de sa charmante petite-nièce, & la perte de sa mère qui s'en étoit suivie. Tantôt, elle s'applaudissoit d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disoit-elle, avoient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : " Que " n'envoie-t-on, s'écrioit-elle, ces fainéans périr dans " nos colonies." Elle ajoutoit que les idées d'humanité, de vertu, de religion adoptées par tous les peuples, n'étoient que des inventions de la politique de leurs princes. Puis se jettant tout-à-coup dans une extrémité opposée, elle s'abandonnoit à des terreurs superstitieuses qui la remplissoient de frayeurs mortelles. Elle courroit porter d'abondantes aumônes à de riches moines

qui la dirigeoient, les suppliant d'appaiser la Divinité par le sacrifice de sa fortune, comme si des biens qu'elle avoit refusés aux malheureux, pouvoient plaire au Père des Hommes ! Souvent son imagination lui représentoit des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des spectres hideux erroient en l'appellant à grands cris. Elle se jettoit aux pieds de ses directeurs, & elle imaginoit contre elle-même des tortures & des supplices ; car le ciel, le juste ciel, envoie aux ames cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années tour-à-tour athée & superstitieuse, ayant également en horreur la mort & la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence, fut le sujet même auquel elle avoit sacrifié les sentimens de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passeroit après elle à des parens qu'elle haïssoit. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie ; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquels elle étoit sujette, la firent enfermer comme folle, & mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses mêmes achevèrent sa perte ; & comme elles avoient endurci le cœur de celle qui les possédoit, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les désiroient. Elle mourut donc, & ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison, pour connoître qu'elle étoit dépourvue & méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avoit dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul ; & autour d'eux, leurs tendres mères & leurs fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus : mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie ; mais si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse ; à consoler la pauvreté mécontente de son sort ; à nourrir dans les jeunes amans une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail & la crainte des richesses.

La voix du peuple qui se tait sur les monumens élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette isle des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'Isle d'Ambre, au milieu des écueils un lieu appelé la *Passe du Saint-Géran*, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous appercevez à trois lieues d'ici, à demi-couverte des flots de la mer, que le Saint-Géran ne put doubler la veille de l'ouragan pour entrer dans le port, s'appelle le *Cap Malheureux* ; & voici devant nous, au bout de ce vallon, la *Baye du Tombeau*, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable, comme si la mer eût voulu rapporter son corps

à sa famille, & rendre les derniers devoirs à sa pudeur, sur les mêmes rivages qu'elle avoit honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis ! mères infortunées ! chère famille ! ces bois qui vous donnoient leurs ombrages, ces fontaines qui couloient pour vous, ces cotteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages ; vos vergers sont détruits ; vos oiseaux sont enfuis, & on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfans, comme un voyageur qui erre sur la terre où je suis resté seul.

En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes, & les miennes avoient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

NOTE.

Plusieurs personnes m'ont questionné sur la vérité de ce récit. “ Ce vieillard, m'ont-elles dit, vous a-t-il en effet raconté cette histoire ? Avez-vous vu les lieux que vous avez décrits ? Virginie a-t-elle péri d'une manière aussi déplorable ? Comment une fille peut-elle se résoudre à quitter la vie plutôt que ses habits ? ”

Je leur ai répondu : “ L'homme ressemble à un enfant. Donnez une rose à un enfant, d'abord il en jouit, bientôt il veut la connoître. Il en examine les feuilles, puis il les détache l'une après l'autre : & quand il en connoît l'ensemble, il n'a plus de rose. *Télémaque*, *Clarisse*, & tant d'autres sujets qui nous portent à la vertu, ou qui nous font verser des larmes, sont-ils vrais ? ”

Au fond, je suis persuadé que ces personnes m'ont fait ces questions plutôt par un sentiment d'humanité que de curiosité. Elles étoient fâchées que deux amans, si tendres & si heureux, eussent fait une fin si funeste.

Plût à Dieu qu'il m'eût été libre de tracer à la vertu une carrière parfaite de bonheur sur la terre ! Mais je



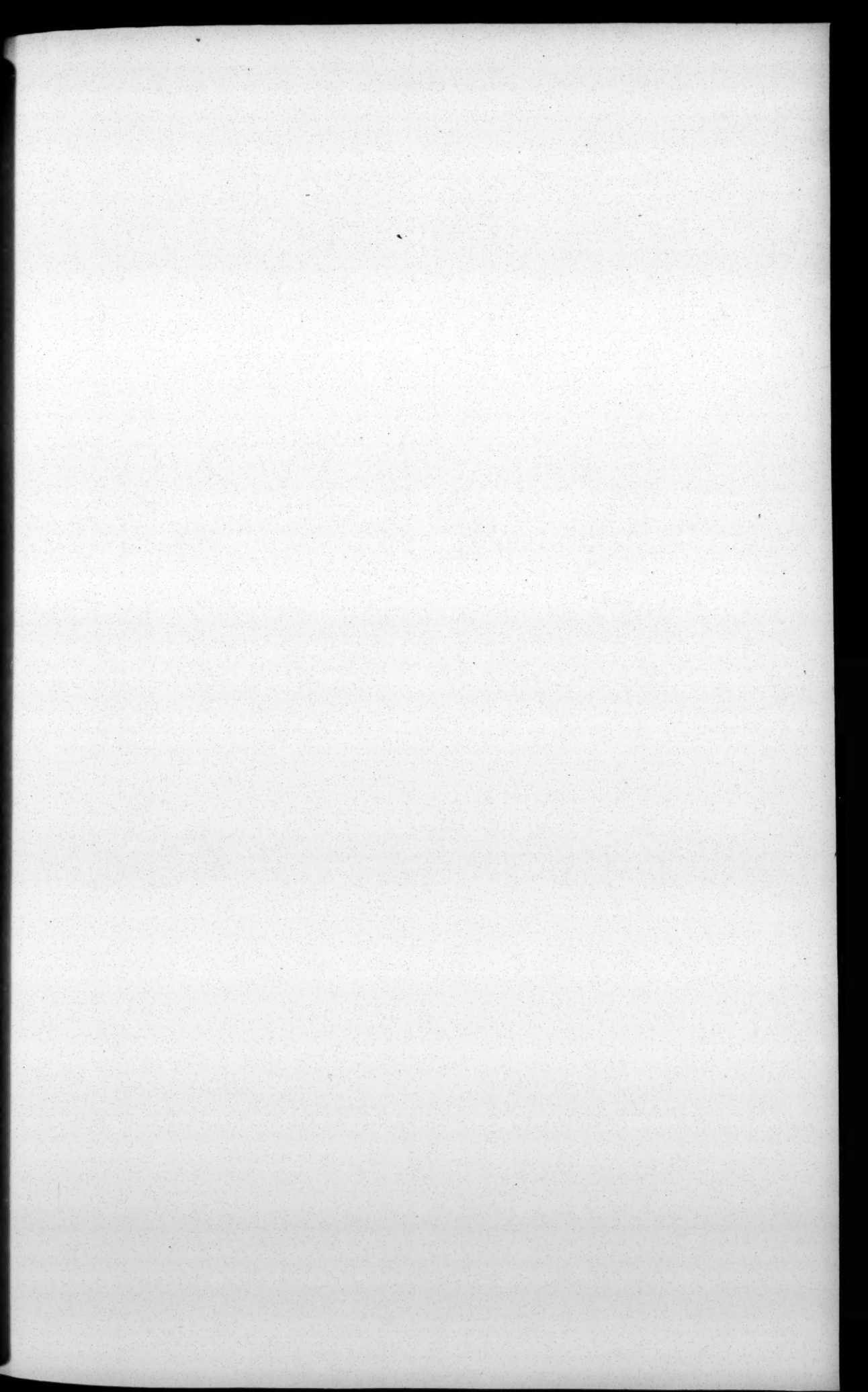
le répète, j'ai écrit des sites réels, des mœurs dont on trouveroit peut-être encore aujourd'hui des modèles dans quelques parties solitaires de l'Isle de France, ou l'Isle de Bourbon qui en est voisine, & une catastrophe bien certaine, dont je peux produire, même à Paris, des témoignages irrécusables.

L'été dernier, étant au Jardin du Roi, une dame d'une figure très-intéressante, accompagnée de son mari, ayant su de M. Jean Thouin, chef du Jardin du Roi, que j'étois l'auteur de PAUL ET VIRGINIE, m'aborda pour me dire : " Ah ! Monsieur, que vous m'avez fait passer
" une nuit terrible ! Je n'ai cessé de gémir & de fon-
" dre en larmes. La personne dont vous avez décrit la
" fin malheureuse avec tant de vérité, dans le naufrage
" du Saint-Géran, étoit ma parente. Je suis Créole de
" Bourbon." J'appris ensuite de M. Jean Thouin, que cette dame étoit l'épouse de M. de Bonneuil, premier valet-de-chambre de Monsieur. Cette dame, depuis, a bien voulu me permettre de publier ici son témoignage sur la vérité de cette catastrophe, dont elle m'a rapporté des circonstances capables d'ajouter beaucoup à l'intérêt qu'inspire la mort de cette sublime victime de la pudeur, & celle de son amant infortuné.

Paris 1792.

J. B. H. DE ST. PIERRE.





1568/3830